

TIERS LIVRE #BOOST #06

*À partir d'Henri Michaux,
« Les ravagés » (1976).
Atelier ouvert du 16 au 22 mars
2025.*

*Nota : merci de préciser le titre
souhaité pour votre contribution
(sinon attribué par nos soins).*

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi</i> (<i>sans titre</i>)	4
<i>Perle Vallens</i> <i>Visages de femmes</i>	5
<i>Philippe Liotard</i> <i>Un visage brûle</i>	6
<i>Françoise Renaud</i> <i>Ainsi marquée</i>	8
<i>Jacques de Turenne</i> <i>Des visages maintenant sans aucun bruit</i>	9
<i>Laurent Stratos</i> <i>Mon existence (première esquisse)</i>	11
<i>Patrick Blanchon</i> <i>Mouvant</i>	15
<i>Clarence Massiani</i> <i>Horizon</i>	17
<i>Nicolas Hacquart</i> ... qui rend vulnérable	19
<i>Solange Vissac</i> <i>Lunettes de vent</i>	21
<i>Bernard Dudoignon</i> <i>De visage un seul</i>	23
<i>Danièle Godard-Livet</i> <i>Ce visage nous poursuit</i>	24
<i>Annick Nay</i> <i>Dé-visagement</i>	26
<i>Carole Temstet</i> <i>Gueule cassée</i>	28
<i>Nathalie Holt</i> (<i>cadavre</i>) exquise	30
<i>Jean-Luc Chovelon</i> <i>Avalanche de masques</i>	32
<i>Philippe Sahuc Saïc</i> <i>Visages à nuages</i>	34
<i>Juliette Derimay</i> <i>Rouge</i>	35
<i>Marie Moscardini</i> <i>Le miroir</i>	37
<i>Cécile Bouillot</i> <i>Tragédie</i>	38
<i>Christine Eschenbrenner</i> <i>Visages d'enfants</i>	39
<i>Catherine Plée</i> <i>Tout proche, trop</i>	41
<i>Rebecca Armstrong</i> <i>La ville est un reflet</i>	42
<i>Jean-Luc Chovelon</i> (2) <i>ballon de rugby</i>	43
<i>Anne Dejardin</i> <i>Nos visages mêmes</i>	45
<i>Alexia Monrouzeau</i> <i>À quatre pattes</i>	47
<i>Lisa Diez</i> <i>Sa tête</i>	49
<i>Raymonde Interlegator</i> <i>Qui regarde ?</i>	50
<i>Laurette Andersen</i> <i>Visages visités</i>	52

<i>Catherine Serre Qu'y voir</i>	54
<i>Hélène Boivin Bas les masques.....</i>	55
<i>Véronique Müller Ce grand battement.....</i>	57
<i>Nicolas Larue Visages rêvés.....</i>	62
<i>Aline Chagnon Visages tombés.....</i>	64
<i>Isabelle de Montfort Masques</i>	65
<i>Gilda Gonfier Une dangereuse</i>	66
<i>Michèle Cohen Face contre face.....</i>	68
<i>Piero Cohen-Hadria Des visages.....</i>	69
<i>Monika Espinasse Masques et gargouilles.....</i>	72
<i>Cécile Marmonnier Grotesques.....</i>	74
<i>Brigitte Célérier Ces visages, ces regards</i>	75
<i>Pierre Ménard Des visages, des figures</i>	76
<i>Fabienne Savarit Invisible</i>	78
<i>Ève François Cosmic wave.....</i>	79
<i>Laure Humbel Interjection.....</i>	82
<i>Claude Énusset Vente par lots.....</i>	83
<i>Sophie Grail Sale trogne mais belle âme</i>	85
<i>Antoine Hégaire Oh revoir</i>	87
<i>Catherine Koeckx Le temps qui s'échappe.....</i>	88
<i>Isabelle Charreau Superpositions</i>	89
<i>Caroline Diaz Miroir.....</i>	90
<i>Laurent Peyronnet Tout devant.....</i>	91
<i>Émilie Marot Trois visages qui ne savent plus qu'ils ont un visage</i>	93
<i>Anh Mat Toujours</i>	94

au couteau miroir

jusqu'à se défigurer

tuer le reflet

Visages de femmes. Regards de femmes. Bouches de femmes, ouvertes sur langues de femmes, sur mots de femmes qui s'articulent et se crient, qui se chantent et affirment. Postures de femmes qui avancent, visages en flots dans les rues. Colères de femmes lisibles sur tous les visages. Fronts barrés de femmes ou joues claires, cils battant ou sourcils froncés. Visages tendus de femmes. Visages vers autres femmes, vers innommées, vers sœurs à soutenir. Visage de combats de femmes. Visages en rangs serrés, derrière d'autres visages. Troupes de visages, visages armés de leurs seules paroles. Visages qui éclatent et se regroupent, se dispersent et se ramassent. Visages pour front commun, pour voix unique. Unisson de visages. Visages serrés les uns contre les autres. Caresse de visages même sans toucher mais lien visible, racines véritables, nouaison entre visages. Dizaines, centaines, milliers de visages comme un seul visage.

D'abord le visage du père en colère qui devient ciel, surplombe la campagne, semble le chercher, planant haut, oiseau de proie, visage-nuage-noir de la colère et de la violence à venir promue par la colère. Ensuite à hauteur de la terre, sur le chemin de la fuite, le visage de l'enfant, apeuré, yeux inquiets cherchant son chemin et à chaque instant une cache où s'abriter si le visage du père venait à se pointer. L'enfant sent son visage apeuré, ce qui grossit la peur, ravage un peu plus son visage. Il se voit depuis dedans lui, yeux affolés pleins de larmes, bouche ouverte comme en apnée, joues rougies par le froid et les larmes, nez coulant d'une morve triste que les reniflements font aller et venir au rythme des sanglots. Puis un autre visage venu d'on ne sait où qui porte la mort, que l'enfant repousse en fermant les yeux, marchant un temps yeux fermés puis s'arrêtant, se demandant d'où vient ce visage, un visage de femme, émacié, triste, pâli. Le visage du père se superpose à celui de l'enfant qui se voit vieux et triste. Il se reconnaît dans le visage du père, la manière de pincer les lèvres, de porter le regard perdu et mouillé de chagrin, attristé par le visage de la femme qu'il ne connaît pas mais qui le visite, dont les cernes font le regard craintif, bien plus craintif que le sien, terrifié d'une terreur venue de l'intérieur de soi. Le visage de la femme inconnue malade le dévaste, il s'arrête, regarde autour de lui, se sent traversé par ce visage dont l'image le brûle plus sûrement que la peur le fait fuir, une image qui brûle enfin comme brûle un livre. Et dans les flammes de

l'image du visage il saisit un sourire, un regard qui lui dit
ne t'inquiète pas je vais bien.

il surgit resurgit sans cesse, inscrit dans les yeux depuis l'enfance, imprimé en dedans à cause du cri, visage qui rugit grimace fronce les peaux ramollies avec l'âge et la fatigue du vivre, crie sans savoir qu'il crie et qu'il fait peur aux enfants comme si dans le passé tout se résumait à la crainte des mots qu'il était sur le point de prononcer et des décisions qu'il prendrait pour lui et pour sa famille, forcément gardant la main sur tout parce qu'il est l'époux le père,

et c'est par le souffle rauque qu'il possède les siens impose sa loi, ses traits durs contractés (on dirait comme des traits de peinture au couteau sur les joues et au bord des yeux) distordus par l'impossibilité d'éprouver autre chose que de la colère et de la frustration et qui radote par petits bouts des exploits inventés, tout ce qui se révèle s'accentue dans le rapprochement soudain de la tête courroucée à l'entour du corps (petit corps de fillette le mien sans doute oui le mien), toutes les expressions connues volées à différents moments des jours et des nuits soudain confondues en une seule et unique impression qui dévaste, sa tête rapace griffant cinglant là où le regard se fixe, sa bouche tendue comme un fil, il tient le défi, il n'abandonne jamais,

et ce geste exécuté par le petit corps pour protéger son visage de la béance sévère, ce recul alors qu'il attend de l'amour

ainsi marquée, j'en garde l'image

Dimanche. Journée confondue morose sous le pâle des fenêtres. On dit ou on pense sans vraiment penser. On a la peau automatique des grimaces faciles. On a la vie morne : ni pleine ni exubérante ni comme on voudrait. On plonge l'ennui des têtes engourdis dans les flaques pixel. Pas si loin là-bas bientôt les autres têtes vont croquer l'eau. Toute. On dissimule on n'en parle plus on a oublié. On le sait encore un peu sans savoir. On le sait sans du tout croire. Des têtes glacées tenant contre elles d'autres têtes entre leurs bras, serrant contre elles d'autres corps contre leur corps. Serrés. Ont des faces de nuit. Ont la morsure des dents blanches devant la pluie. Ont sous la capuche le froid étrange des sans pays. Au signal ont couru dans le bruit du sable froissé, ont, jusqu'à la taille, poussé, ont, les autres hissées. Juchées à demi. L'escorte des têtes unijambistes, bien rangées. La femme tête brouillée dit : passe-moi la petite. Pas l'entendre pleurer. Les têtes unijambistes ont flotté flotté des heures dans l'essence du moteur, brûlé la peau dans l'essence du moteur, monté descendu la vague dans le silence du moteur. Crié. De rage. De terreur. Les têtes ont essayé de dévorer la mer. Toute. Et puis, quand elle en a eu assez, c'est elle qui les a mangées.

Dans cette chambre une tête d'homme-lion. Elle creuse son trou dans l'oreiller. Un oreiller épais et blanc, propice au silence — un oreiller qui invite (s'il le fallait absolument) à parler à voix basse — mais mieux encore, se taire — qui invite à se déplacer délicatement autour

du lit, en glissant tout doucement (comme l'oiseau vers le soleil, sans un frisson d'aile) — pour ne pas risquer de la réveiller. La tête de l'homme-lion repose sous une fine poussière de cheveux fins et gris, quelqu'un les a soigneusement peignés pour l'occasion. Pourtant — et c'est un mystère puissant et inquiétant — chaque fois que je ferme les yeux la fine pellicule se hérissé en une crinière fauve — la tête ouvre une gueule immense et partiellement édentée, aussitôt se précipite vers moi pour me déchiqueter. Ses yeux plantés en moi comme deux clous. Soudain elle se brise de rire. Alors je ramasse un à un les débris de la tête de l'homme-lion : ses morceaux de terreurs, ses félures d'indicible misère.

Ève court comme tous les matins de la semaine sur le chemin pavé le long du vieux port, elle écoute avec ses écouteurs sa playlist : coup de cœur de janvier, les morceaux les plus écoutés du mois précédent. Elle porte bien ses cinquante-cinq ans, les hommes assis sur la terrasse la regardent longuement, elle avance sans un mouvement de tête vers son but. Elle fait demi-tour après avoir dépassé un panneau d'affichage qui vante les progrès de la dernière version d'un logiciel :

« The Dog : Le gardien de votre maison, la version treize vous attend, un ami unique qui fera tout pour vous ».

Après le port elle remonte le chemin des remparts, elle pose son téléphone sur la serrure, elle entre et une fois la porte refermée, elle pose ses écouteurs et son mobile dans la coquille de noix de coco sur l'étagère du salon, elle s'immobilise pour écouter les bruits de la maison, tout est silencieux, elle se doutait que Raphaëlle était déjà partie à l'hôpital, alors elle dit doucement :

Ma playlist « Maison » s'il te plaît.

Dans toutes les pièces on entend à un volume raisonnable, un morceau calme et joyeux : Calm Down de Rema et Ève se met à danser doucement en reprenant les oh, oh, oh et les Whoo, Whoo, Whoo et les low, low, low, low. Ève monte au premier étage en chantant. Elle se déshabille et avant d'entrer dans la douche, elle dit :

Trente-sept degrés s'il te plaît.

Elle entre dans la douche et l'eau coule sur elle, elle sent ses muscles se détendre, elle aime ce moment, elle a la

maison pour elle seule comme tous les lundis matin, elle se dit qu'elle a le droit à ce moment de liberté. Elle sort de la douche, elle entend *Don't Wait Up de Midnight Generation* et nue elle s'amuse devant la glace à imiter avec sa bouche les bruits du Vocoder, puis elle se dit :

Tu sais que t'es pas mal.

Et sur le haut du miroir apparaît une bande de ronds lumineux rouge et or qui s'allume et s'éteint au rythme de la musique.

Elle va dans sa chambre pour s'habiller. Elle se rappelle son rendez-vous dans une heure avec Marvin, elle choisit des vêtements simples qu'elle enfile avec *Were Are One* de Tom Hillock. Elle redescend au salon et debout devant le grand miroir sur pied, elle repense à cette pâte humaine qui la fait et elle revoit son visage il y a quinze ans, elle était belle, sa peau était encore lisse et unie, tout se tenait et le blanc de ses yeux étaient en nacre, ses cheveux étaient souples et légers, elle ne faisait pas de teinture, elle n'avait rien à cacher alors quand aujourd'hui elle voit les années qui sont passées, sa peau détendue au cou, ses oreilles qui pendent un peu plus, ses paupières qui tombent un peu, l'éclat de ses yeux qui n'est plus celui d'avant, les rides qu'elle combat tous les jours avec des crèmes, ses sourcils qui poussent de travers et ses cheveux qui blanchissent et se raidissent, qu'elle est obligée de couper un peu plus à chaque passage chez le coiffeur, cette teinture sur sa peau qu'elle déteste, les racines qui n'arrêtent jamais, les taches sur ses mains et son visage qui apparaissent un peu plus chaque année et qu'elle cache sous une couche de mascara de plus en plus épaisse ; elle pense à Marvin et elle espère qu'il ne devine pas le combat qu'elle mène

chaque jour et qui devient de plus en difficile. Elle l'aimerait être devant lui simplement, sans tous ces artifices, mais la peur la saisie ; elle secoue la tête, elle souffle longuement puis elle dit à haute voix :

— Comment tu me trouves aujourd’hui :

Et sur le miroir elle voit en surimpression apparaître un smiley de la taille d'un ballon de basket qui lui fait un clin d'œil et la musique change, elle entend *Superstar* de Jamelia :

...

I'm feeling some connection to the things you do
Je ressens une certaine connexion avec les choses
que tu fais
You do, you do
Que tu fais, que tu fais
I don't know what it is
Je ne sais pas ce que c'est
That makes me feel like this
Qui me fait me sentir comme ça
I don't know who you are
Je ne sais pas qui tu es
But you must be some kind of superstar
Mais tu dois être une sorte de superstar
Cause you got all eyes on you
Parce que tous les yeux sont rivés sur toi
No matter where you are
Peu importe où que tu sois

...

Elle se force à sourire puis elle dit au miroir :

— Depuis ta dernière mise à jour, tu es un autre. Merci.

Elle va à son bureau, elle ouvre son Mac, regarde ses mails, elle découvre que lundi matin deux rendez-vous ont été annulés, elle se dit qu'elle en profitera pour faire un peu de shopping en ville. Elle regarde un site de vente privée et elle lance un épisode d'un podcast littéraire : une écrivaine explique son processus d'écriture, elle commente les grands moments de sa vie, elle évoque ses influences et ses goûts d'aujourd'hui. Eve apprécie toujours quand une artiste explique son travail quotidien, cette difficulté et cette passion qui croisent le fer, elle a l'impression d'être privilégiée, que cette artiste lui explique particulièrement à elle son tour de magie, qu'elle est dans le secret. Elle regarde l'heure en haut de l'écran : onze heures, dans quinze minutes elle retrouvera Marvin, elle sait qu'à cet instant elle guettera son regard, et elle espère qu'encore une fois le miracle aura lieu.

L'habitant de la face en désordre n'abandonne pas.
Le front s'affaisse, les joues se délitent, les paupières hésitent entre l'ouverture et l'effondrement. La bouche veut parler, mais elle n'est plus qu'une fente molle d'où ne sortent que des lambeaux de souffle. Le nez, excentré, penche dangereusement vers l'oreille, aspiré par un vortex invisible. Mais il est là. Encore. Il s'accroche. Il ne lâche rien.

L'habitant de la face en désordre n'abandonne pas.
Trop de plis, trop de creux, trop de failles. La peau est un terrain instable, parcouru de cratères et de vagues brusques. L'habitude de la continuité s'efface. Ce qui était hier un regard est aujourd'hui une ride, demain un repli sans nom. Tout glisse, tout fuit, mais lui, il s'agrippe à ce qu'il peut. Il cherche une prise, une ancre, un point fixe dans l'avalanche de chair en mouvement.

L'habitant de la face en désordre n'abandonne pas.
Les visages affluent, s'agrègent, s'avalent. Il y en a trop. Empilés, comprimés, étouffés les uns par les autres. Des visages se mangent, s'absorbent, se fondent en une matière indécise. Il tente de se dégager, de se détacher de cette masse. Son propre visage n'est plus qu'un souvenir flou, un mirage dans la pâte humaine qui l'aspire. Mais il refuse la dissolution.

L'habitant de la face en désordre n'abandonne pas.
Il y a l'invasion. De l'intérieur, des grimaces s'insinuent, des rictus s'infiltrent, des expressions étrangères

s'installent. Une bouche qui n'est pas la sienne s'étire là où il n'y avait rien. Un œil inconnu s'ouvre au creux du menton. Il combat, il repousse, il ferme les portes de sa chair, barricade ses pores, bloque l'accès à l'étranger. Il se défend.

L'habitant de la face en désordre n'abandonne pas.
Et quand tout aura sombré, quand il ne restera plus que des fragments épars, des lambeaux sans cohérence, il y aura encore une résistance. Une lueur dans un regard brisé. Un spasme de volonté dans la chair disloquée. Un dernier vestige qui dira : je suis là. Encore.

L'habitant de la face en désordre n'abandonne pas.

L'aveugle au crâne rasé écarquille ses yeux et me demande : le vois-tu qu'ils ne sont pas vrais ? Je plonge mon regard dans le sien, cavité orbitaire contre cavité orbitaire, m'enfonçant dans l'obscurité de sa pupille, tombée d'une nuit soudaine, noirceurs et ténèbres, puis, soudain, m'en extrait, presque violemment et répond *Non. Et me-crois-tu ?* continue-t-il le cil clignotant en direction de ma voix. *Oui. Veux-tu que je les pose sur le comptoir du bar ?* Ses longs doigts crochus enveloppent les globes oculaires, saisissent le fond de l'œil, muscles, glandes lacrymales et nerfs et d'un coup sec, arrachent le tout, et les posent, sanguinolents, près de ma bière. Non, je crie. Il rit, *me dit-il la vérité ou veux-t-il me tromper ?* Il n'a jamais vu son visage, jamais deviné le mien, jamais contemplé ses yeux posés dans ses mains *mais alors que distingue-t-il ?* ai-je envie d'oser. Tandis qu'ils me parlent, leurs yeux se ferment mais où vont ces hommes aux yeux clos pendant leurs mots ? Main posée sur la bouche, scellant l'ouverture de toute infiltration exfiltration, de phrases ou de verbes regrettés, pas muselée, non, délicatement posée, peau contre lèvres, geste protecteur, geste interrogateur, geste qui semble dire *dois-je tout dévoiler ?* Bouche en cœur, yeux d'amande, mine claire et sans ratures, traits ciselés, délicatesse de l'ossature, nez aquilin, portrait d'une ingénue, d'une femme pas encore née mais plus celui d'une enfant, un entre-deux, innocent ? Traces de rides au bout de mes yeux, dans le creux de mes joues, entre mon nez et mon sourire, stries et sillons, semblables à de fines racines d'arbres ou

rigoles de ruisseaux, enchevêtement, enlacement, arborescence creusée sous la transparence de ma blancheur ne s'effaçant plus sous mes doigts impuissants, je m'interroge *suis-je en train de disparaître et surtout vers quel horizon ?*

Des traits sur un fond blanc. Comme ceux d'une dessin au fusain pour les cheveux puis retravaillé au crayon dur pour faire les lignes des temps. Mon regard esquivé et ne saurait regarder de face ce visage. De peur d'y voir le mien. Mais il n'est pas le mien. Les premiers détails marquent l'affaiblissement. Les cheveux raides et tombants. Les traits plus acérés. Des traces de fusain viennent brouiller la feuille. Mettre du bruit. Éviter le visage évident. De peur d'y voir apparaître le témoin de la destruction d'un monde. Les lèvres silencieuses d'un effondrement des choses. Les sourcils plats d'une solitude gardant une vérité insupportable. Pré-humaine. Un affront à la société. Tout descendra pour nous. Ce regard perçant et impassible et défiant : son amour impotent est le début et la fin. Cet amour-principe bouleverse le calcul. Cet amour qui tue rapidement. Qui, né de la connaissance de la mort, est sa conclusion et sa finalité mais non son chemin. Un amour contemplatif désactivé. Horrifiant. Cosmique. Déqualifié. Détransactionalisé. Délié. Un amour comme évangélisation des profondeurs, fondation et renouvellement. Comme exigence. Un amour qui a remplacé la vie comme primat. Un regard dont la vie a brûlé la vie pour laisser, calcinée, une vérité insupportable, une économie de la violence et de l'amour. Ça se dessine de près, par détail et non par grands traits. Le pouce et l'index suffisent. La main et le bras bougeront à peine pour assembler ce visage. On arrange quelques petits traits, des rides autour des yeux, le trait de la

bouche qui pend mélancoliquement, les joues qui tombent, la pupille... Dessiné comme s'il s'agissait d'un puzzle, ou de plusieurs visages. Doucement. En respecter la peur que ce visage inspire. Avancer sans s'en donner l'air. Ces visages une fois dessinés, décrits, seront cachés à soi ou regardés de loin. Non, non, non, on ne les regardera pas pendant un quart d'heure ou une heure comme des chefs d'œuvres jusqu'à voir. Ils recèlent ce quelque chose, ce savoir qui libère et isole, qui appauvrit, ouvre et rend vulnérable.

Quelle difficulté que d'appréhender par des mouvements d'aller et de retour, ce qu'il y a derrière le cri, la sensation du cri et par un troisième déplacement de la conscience se retournant sur elle-même, la rétroposition des visages ravagés et ce qui est ravagé en nous.

Un diamant dans l'œil gauche brouille sa vision. C'est une vie à demi qui s'étend devant elle. À gauche donc, les rayons d'une forme diamantée qui brûle la pupille, déchire son regard, raye le dehors de diagonales blanches et persiste, même les yeux fermés, à inscrire dans son œil le danger qui la guette. De l'œil droit, elle voit ce qu'il reste à voir, quelque chose d'amoindri, froid et sourd. Les pensées sombres s'insinuent, se mettent à assaillir le crâne, vrillant ses tempes de mille aiguilles funestes. La voilà immolée sur un autel d'épines, tout recommence, il faut encore affronter l'effroi qui rampe, se faufile et surgit quand on se pensait à l'abri.

Sous la peau cela grouille et la mâchoire se crispe. Les dents sont si serrées qu'elles sont prêtes à se disloquer. Des ridules sillonnent le front qui se contracte alors que la main s'accroche au bras du fauteuil où le corps se durcit. Au bas des paupières pendent les derniers espoirs.

Survivante dans ce dialogue perpétuel entre les ombres des morts et le désir qui surgit de vivre encore, qui s'accroche aux tempes grises, les cheveux retenus dans un chignon sur le haut de la nuque. Les lèvres se murent dans la bataille où l'écho de sa propre voix la harcèle, lui intimant l'ordre d'en finir et d'autres voix qui l'incitent à avancer dans ce brouillard éternel où cela ne semble jamais finir. Le front se ride de tout ce qui ne peut se dire. Dans les sillons les mots scellés. À l'intérieur des joues, le

mors de la détresse. Ne pas tomber dans la folie est ton ultime geste.

Je sais l'intérieur de l'épouvante, celle qui fouille, laboure, fore jusqu'à l'os. Tout se crispe sur un monde déchu. Ton visage est celui de l'épouvantail qui repousse les oiseaux. Tu te souhaiterais invisible pour ne plus effrayer celui qui tente de déchiffrer tes pensées. Ne lèves pas encore ton visage vers le miroir, ton reflet serait pire. Laisses pencher ta tête sur le côté, peut-être les idées noires vont-elles finir par tomber, s'éparpiller sur la terre, et des souffles sacrés les entraîneront vers des vagues inassouvies.

Où des lunettes de vent pour chasser les valses de la mort qui te défigurent?

De visage un seul fondu dans l'oreiller tourné vers l'autre comme pour demander pardon de faire mal de donner de la douleur de la peine pour dire l'indicible je vais mourir je le sais je n'y peux rien je serai avec toi jusqu'au bout n'abandonne pas ne m'abandonne pas. L'autre tête courbée douleur intérieurisée cheveux noirs sur robe noire entre les deux un trait de visage surtout ne pas te regarder dans les yeux humiliation je ne peux rien pour toi excuse-moi de t'avoir emmenée jusqu'ici la main gauche tente une caresse ne trouve pas l'autre main corps affaissé corps réduit à la frayeur le regard de l'enfant tant de résignation avec. Ça hurle en dedans, au dehors ça crache taches de sang le sang rouge la mort. Le corps courbé n'abandonne pas je ne te demande pas de comprendre ma peine la tienne t'est suffisante. Viens approchons nous du feu on dit que cette mort-là a peur de trop de lumière.

Dorothée Myriam Kellou raconte l'histoire de son père, algérien exilé-émigré-immigré en France, Français et Algérien, Algérien et Français. De Boufarik à Nancy, le visage du sergent Blandan l'a suivi. Non qu'il ait eu la volonté d'entretenir le souvenir, mais parce que la statue du sergent Blandan a été déplacée de Boufarik où il est né à Nancy où il vit. Malek Kellou n'a pas connu le sergent Blandan mort en 1848, Malek Kellou est né dans les années 50 du siècle suivant. Malek Kellou a épousé en 1970 une Française qui avait choisi de vivre et de travailler en Algérie dans ce pays neuf et indépendant, ils croyaient tous les deux qu'un autre monde était possible. C'est une histoire bien plus ancienne que raconte de visage du sergent Blandan et sa baïonnette fièrement brandie, celle de la conquête. Une histoire bien plus ancienne qui se mêle à la plus récente que Malek a vécue enfant avec les camps de regroupement des paysans algériens organisés par l'armée française (celle des années 50-60) pour couper-protéger-civiliser- séparer les populations des rebelles.

Les deux visages se mêlent pour organiser-décrire-rappeler la continuité de la destruction. Le visage du sergent Blandan et sa baïonnette menaçante se confondent avec celui de ces autres militaires que Malek a connu. Franz Fanon disait « Chaque statue, celle de Faidherbe ou de Lyautey, de Bugeaud ou du sergent Blandan, tous ces conquistadors juchés sur le sol colonial n'arrêtent pas de signifier une seule et même chose :

« Nous sommes ici par la force des baïonnettes ». Lyon a aussi sa statue du sergent Blandan et sa rue Bugeaud. Dès que certains suggèrent de les supprimer, des voix s'élèvent pour sursoir à l'enlèvement et suggérer une méthide plus douce : compléter le visage de la conquête d'un panneau explicatif "en accord avec les valeurs du présent" !

Depuis l'expédition d'Égypte de Napoléon, ce visage nous poursuit d'une République impérialiste et universaliste, devenue ennemie de l'Islam.

Dorothée Myriam Kellou est la journaliste qui a révélé en 2016 par ses articles dans *Le Monde* la compromission de la cimenterie Lafarge avec les terroristes de l'État islamique à qui les dirigeants de Lafarge ont accepté de verser entre 5 à 10 millions d'euros contre la possibilité de poursuivre la production de ciment. Lafarge a payé une lourde amende aux États-Unis (778 millions de dollars) pour éviter le procès. Ce n'est qu'à la fin de l'année 2025 que l'affaire viendra devant les juges français pour financement du terrorisme. L'accusation de crime contre l'humanité des dirigeants du cimentier Lafarge n'est pour le moment pas retenue, mais l'instruction reste en cours.

Visages absents, regard absent. Comme des fourmis laborieuses, toute l'attention tournée vers les tâches en cours. Des bras, des mains, comme des pattes d'insectes s'agitent, vite, consciencieusement, mécaniquement. Sans regards échangés. Mornes, apathiques, des yeux tournés vers le dedans. Ne pas dévisager. Chacun à sa tâche. Dans cet espace, relier le point A au point B, rien d'autre, le plus vite possible. Une toute petite trajectoire dans l'immensité des réseaux de possibilités. Alors pas de visage aimable, juste calculer mentalement le temps exact du déplacement, du geste. Regard fixe persistant. Toujours absent à soi et aux autres. N'être que rouage invisible. Lent processus et déshumanisation. Juste des silhouettes. Mais aussi se relier à son autoportrait sur l'écran de démarrage de son mobile, une partie non négligeable de soi-même, semble-t-il. Imaginer vouloir en dire plus, échapper à l'anonymisation, même un bref instant. Un soi même augmenté, furtivement ? Superficialités inénarrables. Une aliénation orchestrée. Une aliénation volontaire. Une falsification.

Ballet continu. Toujours des regards qui ne se croisent pas, s'évitent. Des mâchoires serrées. Ne pas laisser échapper une parole. Des épaules tendues, sous le poids du contrôle, de la contrainte. Des silhouettes. Encore des silhouettes. Juste des silhouettes indéfinissables. Les pieds comme identité visuelle. Ne pas décoller le regard du sol. Mais écrans et réalité, reliés, sur les chemins des identités sans visage. Une rumeur circule : une banque de

données des visages, des regards, des sourires, des démarches, des expressions grimaçantes, anxiuses, débordées... tout est en stock. Tous, remplaçables, tous, substituables. Aspirés, et sans retour. Au gré des errements des uns et des autres. Une main invisible. Ne subsistera qu' empreintes évanescentes. Douter, non. L'essor des technologies, gommer le singulier. La folie des uns et des autres. Et avant l'essor des technologies, la mémoire des conflits, des enfermements, des exécutions, des aliénations. À l'impossible présence, substituer une foule taguée sur des palissades. Présences substitutives. Mais présence mémorielle.

Témoigner de l'absence de l'autre, de ceux qui n'y sont pas, de ceux qui n'ont pas parole. Convoquer la mémoire par un trait dessiné, répété, une couleur emblématique. Un cercle , un visage. Deux taches, deux yeux. Un trait, une silhouette. Des traits simples, répétitifs, identifiables. Tenir. Ne pas se décomposer.

Codicille : 3 artistes en filigranes : Gérard Zlotykamien , Zoran Music et Christine Canetti.

J'ai trouvé une petite gueule cassée dans mon jardin. Au premier coup de tondeuse, j'ai buté sur elle.

Un peu de granit rose affleurait sur la surface du gazon. Puis, les pluies, les vents, les chats, les vers, les moisissures l'ont fait de plus en plus s'extirper de la terre, jusqu'à émerger jusqu'au niveau du front. Cette tête dure n'a pas rien cédé à l'usure du temps et de la nature hostile. Bien sûr le granit n'a jamais retrouvé sa couleur d'origine. Mais elle, dans mes mains, et moi, debout sur ce coin de terre, nous avons, comment dire, sympathisé. Je l'ai sentie tellement reconnaissante de l'avoir découverte, et, enfin, il m'a été tellement difficile de la sortir de sa terre. Ensevelie surement depuis des décennies, il a fallu que je creuse délicatement, tout autour d'elle d'abord et puis j'y suis allé au pinceau pour les finitions. Quand je l'ai sortie complètement de son enlisement, elle était belle ma tête, je l'ai sentie respirer, puis, un matin, elle m'a regardée. Vous vous y attendiez, n'est-ce pas ? Vous vous êtes dit, ça y est, elle va nous faire le coup du clin d'œil ! Eh bien, non, ses yeux, avaient comme de profondes cavités mystérieuses, je ne pouvais pas reconnaître si elle les avait fermés ou ouverts mais, il me semblait qu'elle me regardait d'un air de complice comme si je la rendais à la vie. Je reconnus aussi le relief d'un nez mangé par la terre mais sa bouche était intacte ; la « Bocca de la veritas » qu'allait-elle me raconter de la maison, de son histoire, de ses guerres, de la terre où elle se trouvait ensevelie ? Je pris la petite tête dans mes

mains et souffla dessus. Elle ne me répondit pas tout de suite, elle dormait encore ; j'attendrais son réveil, maintenant on avait tout notre temps.

1, (cadavre) esquive

je dis pa je dis ma ah dit maman papa ah dit c'est joli :
ronds , trous , traits , croix

Têtes

ah dit maman papa c'est joli et ce chien aussi
c'est là moi

je veux faire visage je fais tête
faire doux, fais dents

faire ci fais ça

faire comme, fais trou

sous le jus noir l'œil de travers ne dit pas tout
ni bouche

ni tête

pierre de lave tête à trous

dans la cendre la dent

dans la boue l'os

et tu le visage

2, méprise

C'est Kafka qui parle à quelqu'un qui l'appelle Bernard, devant Max qui sait qu'il est Franz et qui lui demande après que l'autre est parti : pourquoi n'as-tu pas dit que tu étais Franz, mais parce que je suis Bernard. Si on te prend pour quelqu'un d'autre ne démens pas. Dans la vitrine du chapelier de la place il y a plein de têtes à chapeau sans visage et un miroir avec quelqu'un que je prends pour une autre ; dans l'autoportrait sur fond vert avec du rose, un pigeon écrasé et un garçon mal embouché mais là, c'est moi. Ne sors pas sans tête il a dit

après au lieu de chapeau. Quand je lui raconte que je suis ma sœur, il dit, Oh comme elle te ressemble. Souvent Je reconnaiss quelqu'un que je ne connais pas. L'autre jour j'ai embrassé le dentiste dans le hall du théâtre je l'avais pris pour la sœur de Bernard. Et le nom du visage qui ne te revient pas. Et ceux de l'allée qui n'ont pas de visage. Sur la photographie tombale quelqu'un a écrasé une fleur sans doute à cause du prénom Rose.

masque de souffrance que la contraction des muscles de la face déforme jusqu'à l'extrême d'un visage arraché à sa peau d'une bouche tordue des yeux exorbités jusqu'au sang qui pulse pour inonder de rouge le visage brûlant d'un champ de bataille et d'horreur

masque de beauté que l'impassible habite dans un souffle long et régulier au milieu duquel coule une rivière paisible — tiens un papillon ! — entre les lèvres douces et fines jusqu'à la peau duveteuse calme et reposée d'un visage sans tourment ni ombre tout en lumière

masque funéraire envahi par l'immobilité et par l'invisible comme un suaire sur lequel se dessine en filigrane l'absence de vie et les traits découpés aux ciseaux d'un cri qui n'est plus et qui n'a peut-être jamais existé tant il est difficile d'imaginer cette bouche en colère

masque de carnaval derrière lequel s'efface sous les couleurs trop vives pour être vraies le besoin d'être différent quand l'uniforme inondent les veines de celui ou celle que le rêve d'une autre vie devenu inaccessible hante au point de nier ses propres traits de les oublier de les ignorer

masque de jour masque de nuit comme si le soleil et la lune pouvaient se poser sur les visages pour que la lumière et l'obscurité illuminent et éteignent le décompte des jours passés et effacent les traces du temps les crevasses qui zèbrent la peau du visage les rides des joies et des peines

masque chirurgical qui barre le bas du visage d'un rectangle bleu ciel pour interdire l'échange de vie et de mort entre l'être du dedans et celui du dehors sous les yeux hagards comme des miradors qui contemple un monde qui se découpe en pointillés dans une folie larvée avalanche de masques qui nous ensevelissent qui nous étouffent qui nous empêchent de respirer au milieu desquels on s'agit on tente de surnager on veut juste survivre sans voir les visages ni respirer les odeurs ni toucher les peaux douces ou rugueuses parce que le cauchemar qui nous enveloppe est justement de ne plus rien voir ne plus rien respirer ni même toucher un mauvais rêve qui nous prive de nos sens sous les regards masqués des autres

de tous les autres

Barbe limpide et chevelure en broussaille. Paul. Ça cherche d'un côté et il faut que cela s'écoule corseté de l'autre. De la pâleur sous les yeux, marque des nuits de recherche. De la couleur au front, car ce n'est vraiment pas juste qu'Eugène ait le succès qu'il a !

Premier vu à travers le visage, le nez fureteur d'Adrien, toutes les histoires à raconter sont bonnes à prendre pour lui. Alors le nez fureteur s'entend bien avec la lippe goguenarde. Prêt à tenter des coups pendables, à condition quand même qu'il n'y ait pas de vraie corde ni de vraie balle à risquer. C'est toute la différence avec le front aîné d'Ernest, grand et droit, buriné de soucis d'aîné dès l'avant-guerre. Pour ce front-là, si des risques doivent être pris, on les prendra !

Visage d'ancien combattant. Sylla. La larme à l'oeil ne tarira jamais mais la voix fera toujours penser au son du clairon quand elle fait sursauter en partant de ce visage-là. La barbe est aussi blanche que les gants des galonnés d'autrefois. Il n'y a plus que ça. Il faut la cultiver donc. Et espérer la pluie quand le vent frisera les sourcils.

Rouges, pas roses, souvent rosses, mais ça c'est autre chose, c'est une faute de frappe, ils étaient plus que rosses et ils doivent encore l'être, tu ne veux pas savoir. Rester sur leurs visages, leurs visages, rougis par le vent, par la pluie, par le froid, par l'alcool, des visages comme des mains, épaisses et denses, rouges au bout des bras blancs quand, rarement, ils relèvent les manches pour se laver les mains dans le baquet posé en dessous du tuyau. Rouges, pas roses, rouges, couperosés, rougeauds, cramoisis, écarlates, injectés. Ils se confondent tous dans une unique couleur, deux trous pour les yeux, d'un bleu clair d'eau glacée, toujours rasés de près, les cheveux courts aussi, comme le dos d'un mouton au sortir de la tonte. Et tout le reste rouge, le nez, les joues, les oreilles, et le menton, rouges, juste rouges, pas le rougeaud bonhomme du joyeux bon vivant. Rouge. Rouge à faire peur.

Sur le bout de papier, la couleur s'abîme, elle devient presque rouge, rose foncé, bien trop rouge, disons magenta pour la teinte rosée, pour ne pas redire rouge. C'est même pas du papier, c'est du polaroid, mauvais réglage de la balance des blancs, mauvais papier, encres de mauvaise qualité, mais c'est la première photo que tu as d'elle avant de savoir, juste après sa naissance, avant le peloton des tests qui allaient exécuter toute idée d'avenir, à peine quelques minutes après avoir coupé le cordon. Un petit bout de visage avec les yeux fermés, juste un nez et une bouche et les deux yeux fermés, trop

fermés, contractés, fermés pour ne pas voir, pas fermés de sommeil, entre le bonnet blanc et puis la serviette blanche, les couleurs du visage sont devenues trop rouges, celles de ton souvenir tu les gardes précieusement et aussi cette photo pour bien te souvenir que sa peau n'était pas du tout de cette couleur-là. Pas rouge.

Tu es tant de visages. Devant le miroir, lequel es-tu ? Celui qui sort de la nuit, du bivouac où tu as dormi ? Un jour au masculin, un autre au féminin, tu te glisses dans tes envies sans un cri. Tu te révoltes en silence, en mouvements toujours. Face à l'incroyable du monde, la révolte gronde au bord de tes lèvres. Les traits tirés, aucun son ne se mêle aux bruits de ta foule, tu as mieux à faire. Te mesurer à toi-même, te découvrir, apprivoiser les tempêtes de ta tête. Un jour tu es blanc, un autre tu es noir pour comprendre, pour apprendre. Les yeux exorbités tu ne te reconnais pas et pourtant c'est bien toi. Tu veux expliquer, ils ne t'écoulent pas, tu tiens tête, tu ne désespères pas, jamais. Tu cherches tes peurs, tu expérimentes, tu t'enroules dans ta sueur, tu te fermes. Qui es-tu ? Tu regardes le miroir, lui seul peut savoir.

Codicille. Écriture guidée jusqu'à l'imprévisible par les textes précédents.

Beauté tragique entre l'humain et la statue brisée, Beauté tragique entre la chair et le métal. Beauté tragique, difficile à regarder. Mâchoire béante, sourire fantôme figé entre la souffrance et l'oubli. Yeux asymétriques : L'un brille d'une lueur vive, éclat de vie obstinée, l'autre absent, orbite recouverte d'une peau cicatricielle. Nez arraché...

Un nez ? Que dis-je, un nez ? C'est une loque !
Un vestige, un chiffon, une chair qui suffoque !
Un appendice en fuite, hésitant à tomber,
Oscillant, frémissant, trop las pour résister !
C'est un nez balançant comme un drapeau en berne,
Un reliquat guerrier, un souvenir de cernes,
Un pan de chair battant, semblable à un linceul,
Flottant au vent mauvais, pathétique et si seul...
Un nez ? Non, messieurs, c'est une tragédie,
Une épave d'honneur, un soupir en sursis !

Un triangle renversé pour le contour du visage, deux ellipses allongées pour regarder, épier, voir, une virgule vers la gauche en guise de nez, un arc parfait remontant légèrement en un sourire ravi, deux demi-cercles pour deux oreilles et un menton pointu, ultime signature de mystère et de malice.

Visages d'enfants, un peu avant la révélation de l'enfer sur terre. Cinq au départ. Nés de stries, hachures, points assemblés, tous à l'encre noire, à partir de photos choisies par des adolescents aujourd'hui. Dessins comme gravures illustrant la couverture d'un grand recueil. Le titre : D'un visage l'autre. Pour faire le recueil on lance l'enquête : ils ont seize ans, se sont préparés en sachant qu'on ne se prépare jamais au pire. Concentrés, ils partent des visages de leur enfance, en parlent, les déchiffrent rétrospectivement. A partir d'eux, écrivent les scènes qui leur reviennent — souvent le visage d'une mère se penche vers le leur. Et tu leur tends la première passerelle : cinq visages d'enfants entourés par leurs parents, frères et sœurs, visages face à l'objectif. Tous disparus dans la gueule du monstre. Visages des adolescents penchés sur les visages photographiés, toi avec eux. Et si c'était nous les dévorés. L'Inextricable saute aux yeux : sur les montagnes de cendres et de cheveux — ô cette natte coupée, encore un peu châtain — surnagent des millions de visages photographiés. On se dit que venir au monde ces années-là, c'est confier son visage en noir et blanc aux photographes des événements familiaux éphémères rangés dans des albums quelques jours avant les coups frappés brutalement aux portes des parias. Derniers préparatifs. A partir des cinq visages, on fait le voyage ensemble. Essayer de s'approcher, de retracer quelque chose quand il n'y a presque plus rien — seulement des visages photographiés. On marche là où ils ont disparu. Si

seulement on pouvait faire machine arrière dit une demoiselle, on les préviendrait, on leur dirait tout, les yeux dans les yeux, on les cacherait, on tenterait le tout pour le tout. Puis se tait. On est là, visiteurs dérisoires de l'Après, dans l'étendue du désastre mis à nu, sans visage, sans limite. On a pris avec nous les cinq visages de papier. Comme pour les caresser, les réchauffer. Les retrouver. On les a tellement regardés qu'ils sont devenus les nôtres, traversés par l'impensable. Et par tant d'autres visages. Ceux que la mer dépose sur nos rivages, après les tentatives avortées. On les a adoptés en les dessinant, en les écrivant, en les gravant partout où c'était possible. On leur a donné nos traits. Ils ne sont pas cinq, ils sont indénombrables. Un immense mur de visages réunis sans un cri, arrimés à leurs noms, quand ils en ont un. Ils nous ont envahis, venus de tous les continents, pourchassés par la haine. Ils nous ont entraînés au fond, là où sous pression tout se déforme. Leurs grands yeux qui mangent leurs visages s'emparent des nôtres et ils pleurent avec nos larmes dans la nuit contemporaine. Ils se déversent, débordent tout ce qui se présente. Ils lestant nos histoires qui plus jamais ne seront les mêmes. Dehors les enfants jouent, le printemps est dans l'air. Une maman avec son téléphone portable prend en photo près d'un arbre en fleur sa petite fille aux longues tresses.

Codicille : quelque part, même sans le vouloir, on contourne, on déploie les stratégies — parfois agréables — de l'évitement. C'est l'écriture-même, une boussole implacable, qui ramène la passagère du texte à l'endroit où s'imposent l'indicible et l'innommable — les deux faces d'une même pièce.

... le visage tout proche, trop. Comme un écran visqueux, odeur de gras, pores ouverts, pleins, luisant visage du désir avide, si près, trop. Le nez en proue, narines ouvertes, pores ouverts, si proche, trop. Peau luisante, odeur de gras, bouche mauve, plissée, vieille déjà, les dents jaunes apparaissent, odeur cariée, s'il te plait... le visage c'est le pire, en bas on ne sait pas, on ne sait plus, mais le visage, là, près, si près, trop. Graisseux et avide, s'il te plait, poils gris, dégoutants, un poireau au-dessus de la lèvre, dégoutants aussi les yeux voraces s'il te plait, et honteux, les yeux qui vous avalent, si près, trop, et dessous ça s'agit ça remue ça vous presse ça vous frotte mais le pire est le visage, si près, trop, graisseux et honteux, le visage qui veut, les yeux qui implorent, s'il te plait, le nez qui sent, la bouche qui supplie, s'il te plait, le corps qui force, le souffle dans le visage, chaud, trop, malodorant, comme de sueur, non, et bien si, non, le corps insiste, le visage jérémiaude, tout contre, partageant sa sueur, non, les yeux partageant la peur, non, le corps dessous comme un mur de fer, non, mais c'est le visage surtout le pire, le vilain visage du désir contre...

La ville est un reflet. La ville est un miroir. Je crois, un jour, le jour celui du fond de l'été, j'ai regardé et tout s'est arrêté. Avant que je ne glisse. Avant que je ne sois dévorée. Avant. Avant. Mon visage ce jour-là a refusé le reflet et maintenant dans ma main dans la ville et son ventre ce n'est pas le mien. On dirait. Je ne me souviens plus de mon visage. Je me souviens de tous les visages que je n'ai pas vu de tous les visages absents dans la ville absents des fenêtres vides de la ville absentes les fenêtres les rues présents les visages dans la densité d'un seul. Contre ce mur pupilles mélangées noires dans ce noir. Rides infinies entremêlées on dirait les marches du temps les bouches, figées d'un unique rictus épuisé, les dents. Creuses, creusées comme la terre des sous-bois des abris pour ce qui rampe et les songes, le nez. Le souffle du cauchemar des cauchemars comme la bête traquée qui sait que la voie-sans-issue n'est pas le refuge, étouffée de salive rouge contre le mur, ce mur. Lui donner existence puisqu'il est le seul visage de la ville, elle qui murmure qu'elle voudrait un reflet, rêve d'une ombre mais. N'est qu'imaginée, sa substance fragile dessinée à l'émail de la dernière dent du vieillard, lui inventer un présent, un futur puis effacer son passé, un vestige, un vieux reflet comme visage oublié. On dirait. Dans ma main contre ce mur sur son écho. Alors apparaît ce visage des visages celui gluant retenu depuis toujours dans le sang de deux cuisses ouvertes. Alors je pense au ventre de ma mère. Alors je pense au ventre de la ville et cherche ses cuisses. Alors faire naître de mes mains à nouveau au pied de ce mur, donner et prononcer un nom le graver.

Un jour, je lèverai la tête et je regardai au-dessus de moi la compression des visages emmêlés, des têtes emboitées, des corps tissés dans le magma de muscles enlacés que la fumée des souffles inonde et que les gémissements bercent jusqu'à la délivrance que des mains expertes opéreront dans ce ventre chaud sous les regards humides des lutteurs en transe. J'entendrai le choc des têtes et le bruit sourd des corps qui s'affrontent, je verrai les muscles se contracter les jambes pousser les bras se tordre, je sentirai les regards me protéger dans le sacrifice collectif des êtres de l'ombre, tous ces visages déformés m'épieront, suivant chacun de mes mouvements sous un masque de souffrance, les têtes enserrées dans un carcan de chairs et d'os, de boue et de sueur. J'apercevrai alors la lumière derrière les derniers pieds qui me guident, je resterai là un instant en sécurité à profiter de la chaleur animale de cet utérus protecteur et des mains se poseront alors sur moi pour m'accoucher. Je sortirai à la lumière des projecteurs et sous l'effet expert d'un coup de poignets, je m'enroulerai dans l'air et m'envolerai en liberté. Autour de moi, les yeux me suivront dans mon envol jusqu'aux mains prochaines, et je volerai de nouveau, et encore, et encore. Je danserai dans le grondement distant jusqu'à ce que j'aperçoive les visages. Tous les visages. Des centaines, des milliers de visages disposés dans le lointain me fixant de leurs yeux fixes, de leurs bouches rondes, de leurs cris d'encouragement. Et lorsqu'à bout de course, je m'arrêterai immobile, couché dans l'herbe fraîche, tous

ces visages se mettront à danser à leur tour. Ils danseront pour moi seul. Je les regarderai de mon visage lisse, je serai alors leur seul spectateur.

Codicille : tentative d'exploration de la consigne sur un terrain de rugby. Sport et écriture ne font pas toujours bon ménage, mais il existe des connexions à tenter sans s'abandonner à un lyrisme confondant. Tentative donc, ce serait dommage de perdre tous les visages présents dans un stade.

L'absence de visage sans doute, était-ce à cause de cela ? Le devenir de son visage occulté, enfoui encore dans les chairs épaisses, rougeurs et boursoufflures de la compression, passage trop étroit, partout le danger, au-dedans avant, le mouvement qui arrache, l'incertain de la suite, il y avait bien eu rentrer la tête, mais non, il était urgent de voir où cette aspiration l'emménait, et à cause de cela, le visage qu'il tendait au monde, il avait fallu le froid des forceps qui l'avait constraint, aurait-il eu la force d'autre chose, obligé oui à rentrer la tête dans les épaules, courber l'échine, yeux fermés, puis yeux ouverts certes mais yeux d'aveugle sans utilité, d'une couleur universelle, son visage indéfini, traits comme brouillon barbouillé, d'un regard qu'il n'avait pas reçu ou n'avait pas retenu, était-ce à cause de cela ? Les traits siens, les traits mêmes, qu'il portait peut-être déjà, le visage miroir qu'il aurait pu lui tendre si elle avait laissé le temps des années le révéler. Est-ce qu'ils se reconnaîtraient ? Que portait-il d'elle au visage ?

Son obsession des visages, était-ce à cause de cela ? le regard qu'il avait posé sur elle, le seul, celui dont il n'était même pas sûr qu'il ait existé. De ses yeux immatures de bébé l'avait-il contemplée, vue, entrevue ? Quand l'odeur ou le toucher de sa peau ne comptaient pas, ne le torturaient pas. Seul le visage, ses traits... Était-ce à cause de cela ? S'il avait été peintre, il aurait accumulé les autoportraits pour la saisir elle, tracer les traits d'un visage qui devait bien porter quelques-uns des siens. Et

sans savoir les situer les peindre encore et encore. De ses doigts tachés de couleurs barbouiller ensuite son propre visage dans une tentative rageuse de ressembler au portrait qu'il venait d'achever. Leurs deux visages. Ce que l'un portait de l'autre ? Son même. Mais comment peindre l'inconnue qu'il recherchait ? Comment peindre le non vu ? Photographier des visages inépuisablement, voilà qui lui avait semblé plus simple. Dans le lot des clichés exposés il devait en exister un qui lui ressemblait.

Codicille : continuer l'exploration du photographe qui recherche celle dont il a trouvé les clichés des noms des villas. Tenter de le définir et à l'arrivée il ne s'est défini que par l'absence de visage, de regard... Mais progression malgré tout.

Le seul mot de « visage » m'a tout de suite convoqué une seule image. Celui de cette jeune femme asiatique à quatre pattes travaillée par plusieurs hommes dont quelques occidentaux, de mauvaise mémoire. C'est qu'on ne va pas là pour se souvenir d'un visage, et pourtant.

« Quelle est la particularité de la mise en scène pornographique ? », question universitaire posée en enceinte protégée lors d'un T.D. on ne peut plus anodin, pour un étudiant, fut-elle de reprise et mal vieillie. Comme souvent, j'avais la bonne réponse, mais je ne savais pas d'où elle m'était venue.

« Le cadre... » soufflè-je dans un râle à moitié assumé, à la limite de la réminiscence directe de quelques consommations excessives de la période. J'avais tellement froid.

L'explication de la réponse qui ne manqua pas d'être fournie, je l'ai complètement oublié, je ne suis même pas sûre de l'avoir écouté sur le moment. J'étais parti là-bas, au froid, les ondes y passent mal. Mais déjà, son visage revenait. Pendant que je m'activais à l'activité dévolue à l'exercice, un détail me frappa le cristallin, au point de stopper toute activité. Elle le lança « regard caméra », m'interpellant, comme si j'étais entrée dans une salle sans prévenir pendant qu'elle préparait à manger, faisait ses devoirs, lavait la vaisselle ou se faisait sodomiser par une dizaine d'hommes, tout cela sur le même plan. Mes yeux ne pouvaient plus quitter son visage. Pas de râles jouissifs poussifs, pas de bouches exagérément ouvertes

suggérant les tailles des différents pénis pouvant y être introduits. Non, rien de tout cela.

Le visage légèrement oblique, à quatre pattes, nue, elle me regardait me renvoyant ma propre image au milieu de la saleté ambiante, des fluides mécaniques, les miens et les siens y compris. Elle avait les yeux noirs, la peau blanche, une bouche à peine entr'ouverte sans mots, presque des larmes dans les yeux, mais pas en fait. Et elle me saluait. Je ne lui ai pas répondu.

Etudes de K
Trans-positionnements d'univers-sales-ités en modes alternatifs.

et toujours sa tête frappe ma poitrine sa tête-sépia sur fond d'asile sa tête-perdue sa tête-guerre d'avant-guerre bouche ouverte lèvres closes sa tête-d'au-revoir sa tête-sans-lendemain sa tête-sans-visage ses yeux sans regard paupières pâteuses paupières vaincues mains énormes chaudes détiennent corps évasif presque éteint tout juste là sa tête-douleur sa tête-cassée me donne du manque à écrire sa tête-sans-face me souffle foule épaisse de mots vidés du dictionnaire grignoté par foule d'émotions imprécises écrasées sous la vie derrière les ongles énormes d'Auguste qui ne se sait pas Alzheimer qui ne se sait pas Auguste et je ne vois plus rien et je ne vois que ce qu'on lui prend et je ne sais pas comment dire sa tête-coincée dans l'Histoire sa tête-froissée sa tête-pétale sa tête-sèche aux bords bien droits sa tête-jaune si bien rangée dans l'herbier de la civilisation

codicille

Je n'ai pas fait le tour de cette histoire que j'ai cru pouvoir abandonner. Suite à la lecture du texte de Michaux, et cette phrase « L'habitant de la face en désordre n'abandonne pas », la photo d'Auguste s'est imposée, encore : https://en.wikipedia.org/wiki/Auguste_Deter. J'ai dû la suivre, un peu à côté de la consigne je crois. Cette femme, cette photo, son histoire était arrivée dans l'écriture avec Novarina, là : <https://www.tierslivre.net/ateliers/anthologie-05-la-femme-auguste/>. Elle parcourt de nombreux textes où je cherche à la saisir. Quelle que soit l'entrée, je n'y arrive pas, ça m'agace, m'obsède, me fatigue.

Qui regarde ?

Sept jours avant... un portrait, un dernier éclat ou un dernier effacement, le peintre l'a-t-il figée trop tard ?

De ce portrait je ne vois qu'une obsession à tracer la vie. Une chevelure de jeune fille séchée, relevée en désordre sur son crâne des yeux immense comme la carte d'un pays disparu, le squelette de ses mains aux doigts sans fin retenant par le pouce un chardon vidé de sa sève ; une morte vivante avant le basculement, seuil incertain quand l'ombre commence à grignoter la chair. Trop longtemps nous nous regardons... N'est-ce qu'une sensation quelque chose de discret qui court sur ma nuque, s'infiltre, l'œil vacille. Sa peau trop mate et sourde ne la touche plus vraiment, matière d'une profondeur qui n'a plus de fond. Ses yeux oui, surtout les yeux, deux lacs de silence trop ouverts.

J'aimerais passer ma main, effleurer la toile, vérifier si la peinture est sèche. Difficile de détourner mon regard. Le portrait me suit et m'absorbe, je tombe en elle. Qui regarde ? Son regard s'imprime sous mes paupières.

On ne tue pas un regard qui ne s'éteint pas.

Sanguine

À la sanguine, il a tracé l'empreinte de son propre effacement. L'éclat vif du trait épouse la courbe de sa clavicule, l'ombre de sa mâchoire tendue, l'arc fragile de ses côtes visibles sous la peau. La ligne hésite, un souffle retenu. D'une main fébrile, il a fixé la tension de ses

tendons, la torsion de ses poignets, les veines affleurant à la surface.

L'oreille tendue capte ce que je n'entends pas, une parole glissée entre le papier et l'absence. Il s'efface dans le mouvement même du dessin, dans la fuite de la sanguine qui épouse le grain, sature les creux, illumine d'un rouge éteint ce qui déjà disparaît. Il a voulu capturer l'instant de sa propre disparition, et pourtant son trait insiste vif, palpitant, comme un dernier battement retenu sur la page.

Et cette marque qui titube, le rouge s'efface à mesure qu'il s'inscrit. L'image palpite sous mon regard, comme si elle respirait encore, à la lisière de mon propre souffle. Il a tracé son effacement, et pourtant, je le retrouve, intact. L'ombre des tendons, la lumière sur l'os, le frisson du papier sous la sanguine me captivent. Je m'y perds, à la recherche de moi-même. Plus qu'une disparition une persistance : celle du geste, du souvenir, de l'émotion qui m'ancre et me hante à la fois.

Codicille : partager la mort de son vivant une expérience à tenter, Bouvier de Cachard un ami peintre a dessiné sa femme les huit derniers jours de sa vie, poignant...

Portait

Des yeux noirs qui convergent un peu un nez droit
bouche fine front haut — c'est Mémé

Nez fin — aquilin — busqué — nez en crochet — qui affleure le menton — nez en chute direct du front — nez pointu — nez rond — en patate — nez retroussé — nez en trompette — nez coupé — massacré — nez de la chirurgie esthétique — tous pareils — nez qui contredit le visage — nez gênant à contempler — nez c'était mieux avant — nez épate — nez aux narines dilatés — nez velu de l'intérieur — nez qui pousse soudain et signale la fin de l'enfance — nez de la vieillesse qui s'allonge — qui fait ressembler au grand-père sur les photos

Bouche épaisse — et peinte — lèvres énormes — petite bouche cerise — lèvres rentrées — lèvres fuyantes — lèvres coulantes — lèvres couturées de ridules — lèvres affaissées — lèvres bouffies — lèvres tordues — lèvres qui sifflent — lèvres humides — lèvres en cul de poule — lèvres en accent circonflexe — bouche édentée — dents noires — dents en or

Yeux noirs en couteau — yeux d'assassin — yeux noirs et vide sidéral — sortie des camps — yeux noirs impératifs de celle qui à l'instant de sa mort ne veut pas y aller — sors-moi de là — yeux blancs exorbités dans visage noir — yeux qui pétillent — yeux aux pupilles dilatées par

l'amour — yeux qui bégaient — qui font de rapides allers-retours — droite — gauche — droite — yeux au rimmel noir qui a bavé — yeux gonflés — yeux aux valises — yeux au dessous des paupières relâchées — sillons — sanglants — yeux larmoyants — yeux vitreux — yeux froids — yeux glacés — yeux en larmes — yeux d'herbivores

Front haut — grand front — lisse — plissé — bombé — front bas — front étroit — front au tilak rouge sang — troisième œil — cal sur le front des croyants zélés

Menton pointu — rond — en galuche — à fossette — menton poilu — menton tremblant — menton fuyant — menton altier — menton accusateur — menton fleuri.

Joues pleines — joues rouges — rebondies — duveteuses — mal rasées — rasées de frais — creuses — à fossettes — qui dégringolent — joues gonflées.

Si la lourde main sans bras que brandit un œil sans iris, si les narines que gonflent les péchés mortels, si les lèvres que disloquent l'écart, si les dents que déchirent la gerçure, fissurent la tête d'instants murailles, de quoi se sont-elles irrémédiablement éloignées ?

Yeux de chats maigres ou d'oiseaux soudains, paupières d'asphalte inégale dégringolant et trahissant les joues, front de lèvres brûlant le gosier, effondrement ovale dans le reflet d'une flaque d'huile.

Lézarde, incision de trous d'air aux épaules rentrées, durement atteinte, mordue, froide, vulnérable à la déchirure d'un ciel de tourmente tectonique.

Fond d'une gerçure, là où les os crâneurs s'emparent des bruits de la nuit, là où temporal et occipital cisaillement aux sources des jours, là où sphénoïde et ethmoïde inventent pour les confondre dedans et dehors, là où, lanceur d'imprécations triviales, propagateur de non-sens en boucle, frontal, gonflé des caillasses des massacres, s'exile chez des inconnus sans bouche, officiant à la noyade des visages.

Codicille ou la fabrique — copier coller #3, #4 et #5 — trier, tailler, couper, agréger, agglutiner, ordonner. composer — aucune intention préalable — en relecture prendre appui sur le champ lexical de faille — du familier en découle, unique pourtant.

Essuyant les gouttelettes qui dégoulinent sur le miroir, le chiffon frotte, détournant les ruisselets qui brouillent le visage plongé dans sa tâche ménagère, refusant de s'attarder à l'évidence sur cette face aux sourcils écarquillés surplombant la monture des lunettes, séparé par deux rides transversales et cette bouche tricheuse, qui repulpe ses lèvres en la poussant en avant. Décidée à passer outre, ignorant ce visage figé sur le support du reflet. Effacer la trace que le soleil cru du matin dénonce. Toute l'énergie d'un visage concentré à traquer la poussière, l'usure des jours passés. Ce visage croit se connaître si bien qu'il en refuse la copie renvoyée, cette image superficielle qui ne lui correspond plus. Après avoir frotté toutes les glaces, c'est dans le vieux miroir dépoli piqué de tavelures qu'elle finit pas le retrouver, portrait de trois quart un air de parentèle avec le vieux Rembrandt.

Visages de seconde main, visage orphelin, exposés à chaque vide-grenier au milieu des services dépareillés, des couteaux à poissons, des fourchettes à bigorneaux, des carafes sans bouchon, des lustres sans pampilles, des livres d'école. C'est la grande braderie des visages sur le trottoir à côté des linge brodés de vieilles mariées dotées et décédées, des cartons de baskets, des patins à roulettes. Tête à tarin de rhinocéros, casquette poulbot, vielle semelle, cuir usé, sourire aux lèvres débordées par un rouge à lèvre rose, crayon qui allonge un œil

d'Égyptienne. On passe de comptoir en comptoir frappé par l'homogénéité des objets et des visages. Sur les tréteaux, les cartons des vêtements d'enfants pliés par mois puis par années, dix ans de visages pliés appliqués de mères de famille ou de visages soufflants enfin débarrassés du ventre, des poussettes ,des jouets en plastique, des tentacules du devoir. Visages qui cherchent à larguer les amarres entre deux cigarettes consumées trop vite, visage en quête de respiration contrastant avec le visage de plomb du collectionneur lesté par ses vitrines exposant des vieux jouets, les médailles d'anciens combattants, les vieilles illustrations.

je sais que tu vas mourir, tu sais que tu vas mourir. est-ce que je t'ai lu un poème, est-ce que nous avons parlé de peinture. tu me dis :

— le visage du Christ, je ne l'ai jamais vu.

*papa ! qui est-ce qui dit ça ?!
papa ! papa ! papa !
quel élan en moi vers toi
papa papa comment c'est qu'il fait noir
quel élan quel élan
entends-tu !
qui est-ce qui dit ça ?!
et à qui le dis-tu !!*

je te souris, je me penche sur ton visage. ton visage pâle sur l'oreiller. je te dis :

— tu as de beaux yeux, tu sais.

*papa papa l'entends-tu ce cri vers toi
papa papa la terre entière résonne et
t'appelle
papa papa papa.
il n'est plus qu'un seul mot au monde
oh papa l'urgence qu'il y a de courir vers
toi tout le corps en course tout le corps en
mouvement c'est la nuit papa c'est la nuit
tous les corps vers toi courrent tous crient et
te disent*

ce grand battement

tu souris. ton visage pâle sur l'oreiller. tu me dis :
— des yeux bleus, oui.

oui, des yeux bleus dans ton doux visage clair. est-ce que je te parle de tes yeux bleu ciel, est-ce que tu me montres le ciel de cette immense fenêtre de la chambre où tu as été monté hier depuis le deuxième sous-sol des soins intensifs, on monte au 7ème ciel m'avais-tu dit dans l'ascenseur, tu me montres le ciel, de ton bras aussi nu que ton visage, tu me dis en souriant :

— j'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages !

maman va arriver maman rentre dans la chambre elle était rentrée se changer se laver prendre des affaires pour la nuit manger peut-être, elle s'est dépêchée a roulé pour la millième fois cette chaussée de Mons entre là-bas chez elle chez vous et ici. elle me dit que je peux m'en aller que je peux m'en aller. je n'insiste pas. je n'insiste pas papa. je suis ta fille, elle est ta femme. c'est d'accord. je prends mon sac ma veste mon autre sac en plastique, je me penche sur toi, toujours ce visage de toi qui me hante ce souvenir de lumière et de blancheur. larmes. tu pointes du doigt mes yeux, bleus, oui, moi aussi, les yeux bleus. au revoir papa. je m'en vais, je redescends, je rentre.

papa.

appelée la nuit, taxi. arriver trop tard. maman est là, à tes côtés, debout, à hauteur de ton visage. c'est fini, papa. ton visage dans la lumière rasante de la table de nuit paraît moins pâle. finesse de ta peau sur les os. on me laisse un moment seule avec toi. je te parle doucement.

— c'est véronique, papa. c'est véronique. c'est du voile où devait se porter le visage du Christ, papa. celle du visage que tu n'as jamais vu. mais tu l'as vu partout, papa. tu l'as montré. combien tu l'as montré, combien tu l'as aimé. et tu savais pourquoi tu le traquais. quel visage ? quelle figure qui te servit de cause, quelle représentation impossible, quelle représentation de l'impossible. papa papa papa. le visage est là papa, je le vois moi tous les jours. dans les foules dans les films dans les livres. dans la rue, papa, dans ta rue. sur le bord de la mer. je vois son regard posé sur l'autre, je vois la larme qui le fend, la parole qui le transperce, l'horreur après l'accident, le rire toujours de l'adolescente, le sérieux de celui qui voit. de celui qui refuse de voir. le regard halluciné face aux déserts de solitudes, face aux enchantements des croisements, croisements des lances de lumières, des perspectives surpeuplées, des jambes amusées. du vent dans les vêtements dans les bâtiments trop grands dans les nuages là bas là bas. tous les jours, je la vois, la grandeur des visages anonymes. mon héritage. mon papa. mon héritage. il reste encore à te lire, papa, à te voir. beaucoup. je ne te dis pas tout ça, alors, papa ; je te l'écris, aujourd'hui. bientôt 30 ans plus tard. papa, une vie. petit papa. tandis que maman s'en va doucement. je songe à tous ces regards hallucinés que tu as saisis, à tout ce que tu as cherché à capter, quoi du visage, mon cher

peintre, mon cher papa, le cher père de mes deux frères,
le cher mari de ma mère...

*l'ami de tes amis
le professeur de tes élèves
le directeur de ton école
le grand-père des petits enfants que tu n'es
pas connus*

*mon cher papa, je pleure
oh mon père donc je dis
la blancheur de ton visage
donc je dis
la blancheur de l'oreiller de l'hôpital
la blancheur et presque rien d'autre
donc je dis
perles bleues de tes yeux
qui me regardent
donc je dis ton grand visage tes joues
creusées, la peau fine sur les pommettes
larges
je dis
pour ceux qui ne te connaissent pas
mais qu'est-ce que ça leur dira
tes sourcils clairs tes cils clairs tes cheveux
clairs ta barbe claire*

tout cheveux et poils assagis et toujours toi
je dis c'est
toi pas sans ta voix son creux ton sourire et ton sourire
dans ta voix

donc je dis
la clarté du jour de la pièce
les grandes dimensions de la fenêtre sur le ciel.
je dis maman la brune qui entre dans la pièce blanche qui
pousse la porte blanche entre, vient vers nous

oh père ton visage devenu le visage d'un vieux n'est pas
si vieux que celui que ton père a dessiné de son père
mort, tu te souviens. cet extraordinaire dessin aux subtils
lavis

tu es encore vivant, papa

codicille : ma mère s'en va doucement, je veille. mon frère, artiste, traverse des moments trop difficiles. nous préparons une exposition de mon père, que nous avions un peu laissé tomber. qui m'avait ce jour-là, que je raconte ici, aussi demandé que j'écrive sur lui, ce que je ne suis pas suffisamment arrivée à faire. arrive cet atelier boost que j'écoute au milieu de la nuit. me revient ensuite, la couette rejointe, le souvenir de nos derniers moments passés ensemble, à mon père et à moi. et dans le noir, j'autorise les souvenirs à revenir. il allait mourir, il serait endormi, il l'était déjà peut-être, les médicaments qui le soutenaient avaient été arrêtés. je sens alors sa présence, ce retour. je m'étais proposée d'écrire ce moment brut, ce souvenir un peu halluciné, d'y consentir. et que peut-être ça ouvre ensuite sur la description, sur un travail de descriptions de visages qu'il a dépeints, saisis. ça a été le drame de sa vie... le portrait... je crois qu'il a cependant laissé beaucoup à voir, et à écrire. je vais, dans la suite de ce qui se passe ici, tâcher de rassembler, de découper les images de tous ces visages qu'il a peints, y consacrer une page internet. peut-être que je pourrais poursuivre ce travail descriptif, façon Michaux. quand je me suis endormie cette nuit-là, deux fois j'ai rêvé de lui.

C'est d'abord un regard de loup. Pupille cristalline où règne un éternel hiver. Un regard de chasseur habitué à fasciner l'animal qu'il va bientôt broyer entre ses dents affûtées comme des lames de rasoir. Regard patient dans la cruauté. Il faut faire un effort surhumain pour y voir une bouche aux lèvres pincées et de la chair humaine tout autour avant de distinguer, *malgré lui*, et derrière lui, cette cohorte de têtes hirsutes à peine sorties de l'obscurité, taraudées par le sadisme indifférent des secondes qui se déplient lentement autour d'eux comme des serpents paresseux.

Brillent pourtant ça et là des brasiers de colère dans des regards furtifs échappés de ces spectres pétrifiés.

Est-ce un rêve ? Des milliers de têtes se fondent peu à peu dans des portraits en noir et blanc de visages plus jeunes. Des regards à vous faire perdre la tête. Des yeux scrutant les limbes et défiant le futur. Des yeux, partout des yeux. Mausolées d'êtres défilant au bord d'un Léthé putride. Et puis en écho, un chant, profond et laciniant repris encore et encore de bouche en bouche, éclairées ici ou là par des bougies. Chœur immémorial de ces milliers de visages qui vient hanter la nuit.

Un Saturne affamé. Un monstre sorti des abysses. Visage sans visage. Sans limites précises ou bien celles d'une grotte rétractile, à la fois sombre et illuminée par l'incendie... Non, ce n'est pas ça. *Pas tout à fait ça*. Ici, il faut arrêter le défilé des images. Tout couper, s'arrêter et *regarder*. Alors on verra un visage qui tremble comme un

reflet sur l'eau d'un lac légèrement caressée par le vent. Un visage ? Plutôt une alternance à chaque tremblement d'une bouche démesurément ouverte sur l'ombre et d'un visage d'enfant aux yeux grand ouverts et qui semblent nous interroger.

Codicille : J'ai essayé de voir le ou les visages qui surgissaient de chacun de mes textes de #Boost#03 #04 et 05. Pour le premier je suis parti d'une image très précise d'un visage qui m'était venue au moment d'écrire. Pour le deuxième j'avais des photos en tête. Pour le troisième je suis parti d'un tableau pour me donner l'impulsion.

Les visages de celles et ceux tombés dans les argiles molles, visage filets de lichens vert sauge, visage de plumes, lambeaux d'écorce, visage d'écumes lasses, visage galet sec et terne, visage racine torturée par les terres pierreuses, visage cœur de carline solitaire, visage osier, nid, refuge, visage de roche vitreuse, visage feuille de chêne rouillée, visage capsule, coquille vide, visage pelote de laine nouée.

Et flottant dans les airs comme des hologrammes, les visages restés dressés face à l'horizon, juste avant la chute, visage à secousses, brouillé par les rapides oscillations du menton, visage à double revers, visage taillé dans d'anciennes lignées de granit, visage aux dents râpées et bouche de misère, visage au sourire prédécoupé à plaquer sur d'autres visages, visage aux sourcils arc-boutés l'un à l'autre, visage aux narines gelées, visage aux aguets, les yeux vifs et l'oreille vigilante, plein essor avant l'abattement.

Bec griffe l'ombre d'un nez la sauvagerie de l'œil en dedans esquissé sourire mêlé d'eau, de crevasse, de roche, de la peau — immobilité de la mort, visage surgissant au dedans visage qu'il broie sortie d'une matière informé et sans couleur la moitié du visage laissé à reconstruire — tout reconstruire après — qu'il faut reconstruire au dedans — laissé un vide dans l'espace le haut du visage surplombant les lèvres posée à même la surface lisse et dans le reflet incommensurable se mesurer aux étoiles leur laissant une part neuve : voilà il se peut qu'il ne se regarde pas dans le miroir qui lui renvoie des ailes d'un oiseau poussant un cri, celui qu'il voudrait pousser pour une migration géométrique au-delà des nuages, et la part manquante visage vu de profil et manque déchirement sur l'autre face. Face plein et face vide comme le chaos du monde. Visage, ce visage est une idée qui porte un masque saisie une stance d'hébètement, un visage différent de ces visages connus portant la même peur. L'oiseau est toujours là, sachant quoi faire. Son visage est arraché, arraché à soi. Plus de regard. Visage vide de regard.

Catichette n'a pas de visage. Les 52 dont j'ai trouvé trace dans les registres privés du gouverneur n'ont pas de visage. Ils ne se sont pas enfuis et personne n'est à leur recherche et n'a besoin de les décrire et de proposer rançon pour les ramener dans les chaînes à l'habitation. Ils seront reconnus dangereux et expulsés de la colonie. Le législateur prescrit une expulsion au Sénégal, mais d'usage les colons les vendent à Porto-Rico pour compenser la perte de corps au travail. Les fugitifs n'ont pas de visage. Les archives indiquent pour les esclaves en marronage dans les grands bois, ou partis se cacher dans la grande ville, des scarifications, des difformités, des signes distinctifs. Les avis de marronage publiés dans la gazette officielle de la Guadeloupe pourraient permettre d'en faire peut-être le portrait, de se les figurer. Ce sont pour moi des indices précieux. Ainsi Sophie, supposée enceinte de 3 à 4 mois âgée de 20 ans, taille de 5 pieds, ayant de l'embonpoint, les lèvres grosses et saillantes, la phisionomie douce. Ou Catherine, achetée de M Antechan âgée de 34 ans, taille de 4 pieds 11 pouces, ayant les yeux enfoncés et la marche aisée. Ou encore Judith, âgée d'environ 18 ans, provenant de la vente de M Coraux. Elle est d'une jolie figure, taille environ quatre pieds dix pouces, grands yeux, petite bouche, la peau noire et portant aux oreilles de grands anneaux. J'ignore si Catichette portait de grands anneaux et je ne sais rien du grain de sa peau. Tout ce que je sais c'est qu'elle est revenue 11 ans après avoir été expulsée vers Porto Rico avec un titre de liberté, s'établir au même endroit où elle

avait toujours vécu. J'ai imaginé qu'elle revenait sur les terres de son ancienne maîtresse n'ont pour la narguer mais pour y retrouver sa famille, ses enfants qu'elle avait peut-être laissé en esclavage. J'ignore si Catichette habillait son visage d'un sourire comme Judith agrémentait son allure de ses grands anneaux. Je voudrais commencer par les dents et ce serait un scandale. Je serais comme ces marchands d'esclaves qui tâtent en experts de force humaine ce qu'ils vont acquérir. Catichette n'a pas de sourire. Je peux aussi décider de lui en attribuer un. Je peux décider d'une Catichette joyeuse. Il me semble que la joie jeté à la figure de la Veuve Gressier son ancienne maîtresse qui réclame au gouverneur sa déportation pour la seconde fois vers Porto Rico serait l'ultime injure et bravade. Catichette montre ton visage, montre ta joie de négresse, tes yeux rieurs, tes pommettes hautes, la cicatrice que tu as sur la joue droite, c'est la trace de la rigoise donnée avec rage par le commandeur. Catichette montre tes dents. Montre tes dents. Tu es, ils l'ont dit en Conseil, une dangereuse.

Souvenir fugitif d'un visage surgi de l'entremêlement de cauchemars, croisé, furtif, croisé de nouveau, insistant, s'approchant yeux exorbités bouche béante. Craquements, souffles, suintements, gargouillis de la gueule si proche. Visage-palimpseste où chaque couche correspond à un âge, où l'une après l'autre fait surface dans un chaos de chair et de peau, le vieillard bousculé par l'adolescent, l'adolescent par le nouveau-né, le chauve par le poupon, masse pétrie des hasards de la nuit. Dans un frémissement la narine s'affaisse sur le menton bavant tant et tant que la mâchoire se décroche, baille comme un sac à provisions trop plein, dents bousculées à moitié déchaussées. Dernier assaut, le difforme tourbillonne, pousse sa langue énorme, fourche rose noirâtre, son venin transperçant la proie, face contre face, pas d'échappatoire.

il y en aurait des milliers : comment reconnaître un salaud d'un type bien (et les filles ?) tu peux me le dire ? sur une image, moi je ne sais pas — je regarde ces visages comme je regarderais ceux de mes ancêtres disons — je suis vieux, dans les années du milieu du siècle précédent, bien sûr qu'il y avait des images le plus souvent posées — elles le sont toujours aujourd'hui — de l'entre-deux guerres comme on dit — ça te dit quelque chose ? Instamatic « appuyez nous ferons le reste » ça viendra plus tard — je lis ses histoires, celles de mon grand-oncle, la presse la politique le bey le résident — ce n'est pas que je m'en méfie, mais il y a quelque chose de suranné de vieillot passé révolu un peu comme ces anciennes dents qui subsistent aux sourires des vieillards, je veux bien pardonner si tu veux savoir je veux bien mais c'est tellement inutile et d'abord sans doute ça ne m'est de rien — alors je regarde les images de ces visages, ces autres visages et surtout le sien : sur celle de son mariage (octobre 45) celle où il porte des gants blancs, ses cheveux noirs presque crépus sa redingote, le sourire à peine effacé, ils sont dans un jardin, ça se passe au sud, elle et lui se sont connus dans ces réunions des jeunesse catholiques — là aussi il connut le futur pape, le futur président du conseil aussi ce traître : ces visages, ces visages-là — qu'est-ce que tu en penses, un bal ? une fête ? une surprise partie ? — j'ai regardé les images des cinq morts de ce matin-là en pleine rue — des visages, ces hommes avaient des visages des hommes propres sur eux engagés subordonnés qui gardent les corps des gens

qui portent des grades des militaires des policiers c'est encore pire de tuer un policier un pékin on s'en fout quelconque il est mort poussière il y retourne mais un policier non on leur élèvera une stèle au coin de la rue on n'ira pas jusqu'à mettre leurs photos parce que ces visages-là ont une autre dignité ce sont des serviteurs de l'État et à ce titre protégés par lui et la photo a quelque chose de populaire déclassé tout le monde peut en faire une — ils sont des centaines quand on découvre sous la couverture dans le coffre de la 4L immatriculée à Rome le corps du président un matin vers dix heures recroquevillé reposant sur son côté gauche il nous tourne le dos le visage enfin serein ils sont des milliers toute la rue est bloquée des larmes couleront sur les joues des vivants le souvenir de ses attentions de ses écoutes de ses conseils une vie ce n'est pas grand-chose, celle d'un serviteur un homme politique dit-on il n'est pas allongé et le samedi suivant on le portera en terre seul.es seront présent.es des femmes et des hommes comme tout le monde des visages graves — pourquoi graves ? s'il se pouvait s'il se peut celui qui croyait au ciel (come disait le poète, sa rose, son réséda) est illuminé par la grâce et attend Eléonora on se dit pour se rassurer qu'il regarde le petit Luca grandir ses cousins et ses cousines on se dit qu'il est plus heureux comme si le bonheur ne pouvait être autre chose que terrestre la foi tu sais ça ne se commande pas mais c'est d'un romantisme achevé c'est vrai c'est ainsi qu'un roman existe quelques mots des vies passées fauchées comme on dit en se souvenant de cette allégorie et ce grand capuchon noir qui cache quelque chose certainement — devant lui pendant toutes ces journées le type portait une cagoule et lui posait des

questions idiotes il voyait ses yeux ces yeux-là fatigués sans doute hagards tu crois ? Qu'est-ce que ça fait de parler à une cagoule ? il y a certes quelqu'un en dessous on peut supposer un visage quelque chose d'animé d'affects et de sentiments qui reçoit ce qu'on lui dit encaisse pense réfléchit répond on peut supposer quelque chose comme de l'humanité — un rire peut-être « ah non président pas à moi ça je ne peux pas le croire vous ne pouviez pas ne pas le savoir » des heures et des heures d'interrogatoire, des jours et des jours de réclusion et tous les matins se raser tous les jours qui sont faits prier écrire se sauver

Des photos accrochées sur le mur. Des portraits. La galerie des anciens, des aïeux. Des visages et des corps en cadres dorés. Raides, stricts, posés. Pas un sourire. Ce n'est pas l'usage, c'est pour la postérité, c'est sérieux. Endimanchés, engourdis, noir et blanc, blanc et noir. Cheveux gominés et moustache cirée, chignon serré emprisonné, traits tirés, étrécis, coincés, l'œil éteint, pas d'émotion, statues hors de vie

D'autres générations se sont relâchées. Ont apporté de la vie, de la couleur, de la spontanéité. Du laisser-aller aussi. Ont souri et ri aux éclats. Sur la photo et dans la vie. Ont tiré la langue, fait les gros yeux, ébouriffé les cheveux, rougi lèvres et joues. Les colères sont vécues en public, sans gêne, les petits se roulent par terre, tapant des pieds, criant leur caprice et forçant les larmes, les grands froncent les yeux, le front se plisse, le menton se hisse, on élève la voix, une voix puissante, ou criarde, sortant d'une bouche tordue salivant le désaccord telle une gargouille. Gargouilles statuettes en pierre qui expriment les outrances, grimaces, faces hilares, yeux globuleux sortant des orbites, nez turgescents ou laminé, crâne chauve ou crinière fauve, des statues pour faire peur, pour faire mémoire, pour faire ricaner, pour prendre en charge les émotions douleurs les erreurs le mal la délivrance l'oubli

Visages cachés masqués déguisés maquillés, méconnaissables, dissimulés derrière un écran, menteurs joueurs carnavalesques tricheurs devenant

autre, incarnant un autre, vivant une autre vie que la sienne, aspiration récréative ou tentation d'oublier, de s'abandonner, de se recréer ? Une vie pour une autre ?

têtes disloquées d'avoir trop séjourné dans la terre têtes aplatis sur la planche têtes de mort aux trous d'orbites têtes vides de l'absence têtes réduites à leurs paupières fermées crânes simiesques et duveteux de vieillards séniles leurs têtes démontées lisses et jaune ocre cuir buriné têtes sorties du four têtes méconnaissables têtes ne revenant plus veines saillantes traits émaciés rictus écartant les oreilles têtes hissées sur des pics

Visages tant habités par le feu intérieur qui convulse les chairs les distend les contracte tant modelés par les tensions de ces forces qui les traverse qu'ils en sont marqués pour toujours affichant impunément l'esprit horrifié occupé de lui-même coupé des regards et du monde avec dans les yeux un éclair d'appel muet | le visage calme le léger sourire de celui-ci parmi eux et l'absence de ses yeux où se réfugie le dialogue interne et l'absence au monde extérieur.

Visage de ce corps de femme interrogatif dressé regard à la fois insistant et indifférent dans le visage rendu neutre par une attente distraite fixé sur le visage de l'homme au rictus à demi caché par le chandail dont ses deux mains crispées tordues remonte le col pour se refuser se dissimuler paupières baissées dans le refus de voir et d'être pénétré.

Les vieilles mains tordues en gros plan dressées devant le regard qui se laisse apercevoir guettant, les deux mains dont les doigts s'écartent, les deux mains qui retombent dévoilant le visage austère la peau parcheminée les chemins qui y ont creusé les pensées la bouche ouverte sur l'absence de sourire les lèvres avalées et tordues le regard filtré entre les paupières sans cils dardé en se détournant sur le vide quelle part sur la droite.

*Codicille : en feuilletant le livre « Asile » publié par publie.net
texte de Maryse Hache (que vais relire ce soir je pense, mais que
préférerais laisser dormir le temps de tenter d'écrire) et photos de
Tina Kazakhisvili*

Amas de têtes, empilées sans ordre, l'une dévorant l'autre, dans un combat déloyal, mâchoire collée, peau à peau, indistincte, dans la masse qui s'étire, l'ombre prolifère, absorbe tout sur son élan. C'est à peine si tu oses les regarder en face, tes voisins. Difficile de les nommer ainsi, dans la tension de leur expression. Tendus, nerveux, fuyants. Dans la proximité du lieu clos, tout se trouble. Face à face. Exagération des rides, à la commissure des lèvres un fossé se creuse. Une rage sourde. Un non-dit. Secret trop longtemps caché. Peut-être une crispation passagère ? Une douleur ? La gêne s'installe et déforme tout. Avec exagération. Traits étirés, allongés, pervertis. Têtes sans contour, creusées de l'intérieur, trouées de visages affaissés, repliés sur eux-mêmes, regards vides, les yeux fixes qui ne cherchent rien d'autre qu'à disparaître, enfoncés dans une densité molle et mouvante. Une mise en orbite que personne ne comprend. Des visages, des figures. Chacun pour soi, en dedans des lignes ennemis. Rien ne s'arrête, rien ne se fige, tout s'entrelace, à droite, à gauche, lente mastication du multiple qui fait perdre la tête. Un œil absorbé par un autre œil. Une peau qui n'appartient plus à l'épiderme. Une bouche ouverte qui s'étire et ne parle pas, béante, perdue dans la matière même qui l'engloutit, une volonté qui se dissout dans le grand tout indistinct. Dans l'obscurité du confinement, les distances s'atténuent. Têtes livides, surfaces creusées, trace brève d'un passage, spectres d'un éclat fugitif. Une ombre au tableau. Difficile de voir les choses en face. La gêne efface

tout. L'esquive est une issue de secours. Un front élargi efface les visages à ses côtés. Les os brisés. L'attente vaine. Une peau sans âge, sans épaisseur. Cheveux gras. On ne bouge pas, tout s'accélère en dedans. Un mouvement arrêté net à l'instant de sa venue. Un cri qui ne parvient pas à sortir. Pas de couleur, ni d'échappatoires, mais des ombres coulées dans le noir souterrain. Un trait effacé avant d'être tracé. Un étirement du néant sur la matière du jour. Quelque chose s'étend qui nous blesse. Quelque chose nous emporte et laisse en arrière ce qui ne sera jamais vu. Ce qui nous entête, mais demeure à la surface de son expression. Dire sans rien dire. Un visage défiguré par la présence des autres qui nous dévisagent au lieu de nous regarder, en face.

Visage refermé sur l'asphalte, le gravier ou bien plus profondément, invisible. Visage fier contre l'horizon, insaisissable. Visage émacié quémandant nourriture et repos, ébloui de liberté. Cerveau vide d'éclats, reflet des combats, lèvres blanches aux commissures bleuies. Il reste les joues à pincer, la bouche pour tenter un sourire. Le visage a oublié son nom, en perd la mémoire, effaçant les ridules qui adouciraient le regard. Le nez ne respire qu'à proximité des maquis, regrettant l'odeur des poissons morts sur la jetée, du varech séché sur les galets.

Codicille : bien difficile proposition. Je n'y suis pas rentrée. Il y aurait pourtant tant à écrire. Je n'ai peut-être pas pris la bonne entrée.

Jeudi 20 mars 2025. Vingt-trois heures passées de quinze minutes. Garde de nuit tranquille, donc angoissante. Au fond du couloir à droite, l'ascenseur. Me trainer jusqu'à là. Appuyer sur le bouton du quatrième étage. Aller voir du côté de la vie qui vient de dire oui à la vie, à cette vie, ici, et pas ailleurs. Changer d'air.

Je les observe depuis le hublot de la porte. Je les compte. Un, deux, trois.... Quatorze, quinze, seize. De là où je suis ils se ressemblent tous. Tous les mêmes ? Je rentre dans la salle, presque silencieuse. Lumière tamisée pour la nuit. Je m'approche lentement du visage de l'un de ses minuscules êtres vivants fraîchement débarqués sur la planète terre. S'ils savaient...

Sa peau est lisse et légèrement rose, les joues rebondissent de chaque côté d'un nez épaté, ses paupières fermées sont comme collées, sa petite bouche mordille un doigt, un grand front luisant lui donne un air sérieux. Il faut bien ce mur de chair et d'os pour affronter le sérieux qui va se jouer en sortant d'ici.

À côté un autre visage qui n'a rien à voir avec celui du voisin. Le front, plissé, est à moitié recouvert d'un léger duvet de poils couleur ébène. Juste dessous deux sourcils déjà bien fournis, les paupières sont plus que fermées, comme repliées sur elles-mêmes, ou pas encore dépliées. Je glisse ma main sur son poignet. Je lis sur le bracelet qu'il y a à peine trois heures elle naviguait encore dans des eaux chaudes et protectrices. Sa bouche d'un rouge vif est pincée. Elle a peut-être besoin d'un peu de temps

pour ouvrir grands les yeux sur ce nouveau monde qui l'attend.

Derrière moi, ils sont deux, deux visages l'un en face de l'autre. Les yeux sont grand ouverts. Échanges de rictus qu'on prendrait pour des sourires. Pas de peur dans ce face à face, au contraire, comme les prémices des jeux et des éclats de rire à venir. Neuf mois ensemble dans une bulle, ça crée des liens....

Un peu plus loin, comme une tristesse sur un visage blanc crème. Impossible d'échanger un regard. La ride du lion est déjà visible entre les yeux qui ne se laissent pas voir. La fine bouche se contorsionne et soudain lâche des pleurs. Des pleurs très discrets, comme pour ne pas déranger, comme pour s'excuser d'être ici, comme pour se faire oublier mais pas vraiment quand même. Je lui caresse la joue.

Combien d'entre eux se retrouveront, deux étages plus bas que ce lieu qui sent le souffle nouveau à pleins poumons, qui respire la grande aventure qui ne fait que commencer. Combien franchiront la porte sans hublot de mon service asphyxié de gueules cassées, de corps épuisés, décharnés, flétris, assoupis de non envie ? Là où les visages sont boursouflés de douleur, chimiquement endormis, portent les traces de coups du sort, de coups de poing, de coupes tranchantes et encore sanguinolentes. Des visages désespoir, des visages plus rien à voir avec ce monde, des visages jamais rien eu à faire dans ce monde, des yeux hagards, aux vitraux embués, des yeux qui ne rient plus, qui n'ont peut-être jamais sourient, des bouches qui tombent, des bouches qui se fendent à force de se pincer, des bouches qui

avalent, qui dévorent, bouillie ou papier maché, pas de différence dans l'indifférence, des bouches fermées, cadenassées, des crânes décorés de cheveux ébouriffés, de touffes éparpillées, d'une mèche tombante, ou tellement dégarnis qu'on pourrait presque voir ce qu'il y a dedans, ce qu'il y reste. Des trous dans la tête, visibles ou invisibles, béants ou minuscules mais des trous comme des crevasses, des gouffres. Des têtes pleines de vide et de trop plein, qui chutent, dévalent des torrents de peurs incontrôlées, incontrôlables, s'immolent sous des cascades d'angoisses ankylosantes, tétanisantes.

Des trous de mémoire comme des images photographiques de personnages inconnus dont on aurait gommé, gratté, effacé les visages, tous les visages. Pour ne plus les voir, pour ne plus se voir. Cassés les miroirs de l'effondrement de soi sur soi.

Voilà quatre ans, deux fois deux, ou une plus une plus une plus une que ma mère est morte. Passée elle aussi dans un de ces couloirs des premiers jours de vie, puis, bien plus tard, de la survie. S'en est sortie puisque je suis là ; que je fais ce que je peux pour qui atterrit ici. Pour qu'ils ne meurent pas, pas tout de suite. Pas dans cet état-là.

Que dira mon visage quand je partirai, un jour, moi aussi ?

L'expression sur visage c'est visage plus question c'est face plus envie c'est visage plus pression, émotion, dégoût et dérision — c'est tout tension

L'impression c'est du dehors qu'agit sur visage pour faire expression

Exemple ces yeux qui avancent en avant du visage pour suivre ce qui se passe et le menton lui-même se tend vers événement

Ou ces traits qui s'affaissent des bajoues avant l'heure ces lèvres qui se mouillent ces membranes qui tremblent

Exemple ces canines qui retroussées les lèvres se lèvent canines contre lesquelles du fond du palais butte à plat le souffle monosyllabique d'une interjection de gorge

À vendre ce jour : lots de visages d'ancienne humanité.

Plût au ciel de faire offre inclassable.

Lot 1 : 2 visages à masques de clown-requin vivants prêts à déchiqueter tout ce qui présente des blessures peu glorieuses.

Lot 2 : 1 visage où il y a trop de tout jusqu'à saturation jusqu'à épuisement jusqu'à apparence de bouledogue ensanglanté.

Lot 3 : 300.000 visages se détournant de la contemplation des gens plus intelligents plus riches plus stupéfaits voire à oeil oblique.

Lot 4 : 13 visages à multiples bouches en compensation de salives poisseuses récurrentes.

Lot 5 : quelques visages avec absence totale d'oreille par choix acharné devant le tumulte agonisant du dehors.

Lot 6 : micro-visages composés de couches de débris flamboyants issus d'atmosphères océaniques plastiques phosphoriques.

Lot 7 : trop plein de stagnants visages bouffis de rage débordante surgis des grandes époques de calamité.

Lot 8 : nombre incalculable de visages mosaïques tailladés cernés accablés délavés échappés de l'éther lugubre.

Lot 9 : nuées de visages anciennement angéliques actuellement démoniaques possiblement en devenir alien sur planète orbiculaire.

Lot 10 : pluie acide de visages à chimie modifiée sur lit de champignons nucléaires cultivés dans une ceinture de corail.

Lot bonus : siècles de visages à l'ancienne splendeur dépourvus d'épiderme pour lesquels toutes les murailles du monde se battraient à coups de sang caillé et de lambeaux de viande sèche.

Contact : allezyvoirvousmêmes@gmail.lot

L'habitant de la face en désordre n'abandonne pas...

Trogne hideuse que l'on pourrait croire ravagée par la fameuse paire colère-jalousie, buriné par le soleil, taché par l'alcool et le temps. Moue de dégout. Yeux exorbités, qui cherchent à fouter le camp loin du visage, loin de ce qu'il a vu, à commencer par son propre reflet.

Verrues pendulaires qui s'agitent au gré de ses colères, mais uniquement du côté valide. Ce caillot coince-veine ou cette autre maladie qui lui a effondré un pan de visage, œil joue et demi-bouche affaissés semblent ne plus obéir à personne, éternellement apathiques, ils lui bouffent la moitié des réactions qu'il pourrait laisser entrevoir. Visage carcan-cocon-camisole que l'on pourrait croire définitivement coupé du monde, indifférent à tous ceux dont il est dissemblable.

Pourtant s'indigne face au visage pincé-tiré de celle qui veut contourner les ravages du temps, celle qui cherchant à brider yeux et sourires, froisse jusqu'au regard de ceux qui font face à sa face grimaçant ses projets de lissage parfait.

— La vieille dans ses replis de peau diaphane cache secrets et souvenirs.

Alors arrête de crêmer tes ridules pour les combler, où enterreras-tu les vilénies que tu veux dissimuler au monde —

Encourage d'autres visages maudits à rayonner, de la cicatrice chéloïdienne qui violace, à la tâche vineuse que l'on cherche parfois à apprivoiser, citant des envies

maternelles dont elle serait conséquence, en passant par les lacunes mélaminiques, ces dépigmentations étouffant sous le badigeon d'écran total terracoté, ou d'autres cratères où la lumière rougeoie.

Lui fraternise, ne prend pas le temps de sonder sous les défauts d'apparence si le profond intérieur est ou non digne d'intérêt. Voit tout de suite au travers du repoussant ce que les éraflures peuvent laisser filtrer. Écoute ce que les bouches les plus édentées, ont à relayer, sans se soucier des canons, des qu'en dira-t-on des esthétisants.

Caresse les joues rugueuses ou parcheminées de couperose, constellées d'angiomes, qui ne connaissent que les gestes désespérés des doigts qui tentent de cacher la misère et laissent glisser la douleur le long de cette peau qu'ils voudraient troquer contre un masque indélébile, indécollable.

Sale trogne mais belle âme, ouvroir de beauté intérieure.

Il appelle le visage de l'absent. Mais ce visage ne vient pas. Il le regrette. Tant. Il l'espère. Il espère de lui-même, n'abandonne pas, non ce n'est pas possible qu'il ne s'en rappelle pas. Il ne le comprend pas qu'il ne puisse de lui-même reconstituer son visage. Il le reconnaîtrait s'il le voyait, c'est certains, mais à quel âge, et qu'importe, c'est maintenant qu'il voudrait le revoir et ne l'abandonne pas. Il rappelle encore son visage. Il l'appelle. Il l'appelle et il lui fait répondre, répondre des phrases qu'il lui disait — Monsieur Hégaire — là — voilà — là — Monsieur Hégaire — là il entend sa voix et sa voix reforme son visage — l'ouvre à nouveau — oh ce n'est pas très détaillé là — Monsieur Hégaire — mais il est là il le voit son visage et lui parle — Monsieur Hégaire — et le rappel de sa voix mouvemente un visage là pas loin — pas loin de son visage — sur le seuil de sa porte — au revoir Monsieur Hégaire — au revoir — son visage — sa poignée de main quand il regarde son visage — ou sa main — sa main sur son visage

Et puis il n'y a plus eu qu'un seul visage. Ce visage-là. Un visage qui était un monde, son monde. Un visage à la peau claire, lisse, sans ride aucune, diaphane. Parfois des yeux bleu clair ou marron, parfois des yeux sans couleur, un regard vide, blanc, un regard intérieur. Un visage sans relief tantôt happé par une mousse de cheveux roux tantôt révélé par une chevelure terne tirée en arrière. Que le personnage soit femme ou homme le visage est le même. Visage aux traits fins, subtils, visage androgyne. Visage lointain, qui regarde ailleurs, visage du rêve, visage dans le rêve, visage qui rêve. Des yeux comme des puits profonds, des puits de mélancolie. Un visage qui est-elle et qui est lui en même temps, chaque visage, chaque visage toujours le même n'est qu'une image de lui, de lui qui se cherche, qui cherche le temps, le temps qui s'échappe.

Ce visage transparent de plus en plus, la peau. Tension contradiction la superposition des strates-époques chaque masque recouvre le précédent, les émotions ne traversent plus les épaisseurs trop figées, n'impriment plus leur mouvement en surface, je lis tristesse résignation lassitude. Contradiction. La peau devenue si fine, transparente aux veines bleues, les os devinés dessous, tendue sur les joues, tombante aux contours affaissés. Fine blanche douce tachée. Éclaircie passagère je surprends son visage à travers la baie vitrée, transformé par un souvenir, une vision, une pensée assez puissante pour faire apparaître les traits de la jeune femme joyeuse ou de l'enfant. Confusion de tous les âges, sans chronologie, la peau se laisse traverser, les masques sont mélangés, tous accessibles au gré des stimulations, le contrôle échappe, peur ou plaisir de s'y perdre.

Elle tire la langue devant le miroir, elle écarte la bouche avec ses doigts, du regard touche la pointe du nez, elle cherche à voir mais la grimace bouge trop vite, elle en fait une autre, encore une autre, elle rit, ses dents mordent l'air, un coup de vent et tu resteras comme ça toute ta vie. Elle imagine son visage coincé comme ça, toute sa vie une grimace.

Ses doigts papillonnent, ses paupières battent à peine, elle soulève une arcade sourcilière, dépose la poudre irisée, l'œil s'arrondit comme une agate, elle cherche le visage, celui des vingt ans peut-être, ça veut dire planter ses dents dans la lèvre inférieure, elle cligne, poudre, jauge, efface, s'acharne, son œil s'attriste devant les traces de vieillir.

Le regard fixe, ancré dans le vide. La bouche s'affaisse lentement, la langue dans la bouche est molle, elle ne sait plus quoi faire, parler est devenu trop compliqué, inutile, ça n'a plus d'importance. La lèvre supérieure se retrousse, un sursaut silencieux. Elle est seule, dépassée, elle regarde devant elle mais on ne sait pas ce qu'elle voit. Il marche large, les bras tournent dans l'air comme pour balayer le monde, son visage bruni des blessures de la rue, ses cheveux comme une gorgone blanche, il s'arrête devant une vitrine, il regarde, il s'approche, il se regarde, sa main agrippe son reflet, il penche la tête, tord la bouche pour sentir que son visage lui appartient encore.

Tout devant ils sont trois — trois comme aimantés — entre eux — par les yeux — Deux aux globes exorbités — sans paupières — hallucinés — Exultation de violence — de rage- comme un flux — s'abreuvant l'un à l' autre — de haine — comme d'une source — une fontaine — ivresse — extase — dans l'anéantissement — Le troisième plus posé -figé — comme pétrifié — Mâchoire — front — ailes du nez — tout qui dit Pas de pitié — hostile à la moindre pensée — appliqué — profondément absorbé — concentré sur sa propre bêtise — péremptoire — buté — sans issue — Puis derrière — de côté — barbe d'un homme presque âgé — le regard pointé — vissé sur le coupable — qui pourtant parvient à s'échapper — échappe par le dedans car dehors la foule — l'enserre — le hais — le fixe — le cloue — le crucifix — Au-dessus gueule grande ouverte un autre qui hurle — quoi ? Il ne sait pas — juste hurler — tandis qu'inexorable le convoi des faces sans pensée — désertées — hypnotisées — mène le convoi jusqu'au lieu de supplice — Le coupable donc a fermé les yeux et ainsi échappé — Il avance poussé — tapé — secoué — heurté — projeté — par la terrible marée — emporté — soulevé — submergé — par l'immense maelstrom de l'imbécillité — Il a fermé les yeux — s'en est allé — a trouvé au fond de lui un lieu où ils ne sont pas et son visage est concentré — sur cela — sur ce lieu où ils ne sont pas — Et c'est là ce qu'il dit : il peut — malgré tout — y avoir un lieu où il ne sont pas — Il est tant parti qu'à présent on dirait qu'ils l'ont presque oublié — Ils avancent propulsés par la

seule force de leur haine — sans plus d'objet précis —
Masques figés — ils marchent le cœur battant vers leur
propre gouffre où sombre leur intérieurité — leur
humanité — Ils ne sont plus que destruction — suicide
— abolition de l'homme dans le bourreau — poussés
dans le grand précipice — Assassins de leur humanité.

Codicille : D'après « Le Christ portant la croix. » de Jérôme Bosch

ÉMILIE MAROT / *TROIS VISAGES QUI NE SAVENT PLUS QU'ILS ONT UN
VISAGE*

raviné ridé creusé cendré lèvres fines craquelées enfoncées dans une bouche vide yeux fiévreux visage usé livré au soleil au sel à la marée aux cris aux larmes visage paysage aux replis de roches abîmées par les pluies abandonné à la géologie de la douleur

visage rond comme un O aussi rond que les yeux des poissons glacés du marché écarquillés sur le monde de peur d'en perdre une miette à l'affût dans la rue d'autres visages à harponner visage mangeur de visages pour lire sur la peau des yeux des lèvres des joues du front des ailes du nez pour lire sur ces visages happés à même la rue la preuve qu'elle est bien vivante et que son visage est

visage mangé de barbe tout entier absorbé par l'affolement des yeux qui cherchent comment accrocher le dehors sans perdre pied sans se dissoudre sans perdre son corps sur le parking du supermarché visage qui accroche l'air la pluie le soleil pour trouver un appui et résister à cette envie de l'arracher ce visage comme on arrache un masque

Une foule de visages, une fourmilière d'yeux, de nez, de bouches, peuple mon ennui. Le matin, ils sont là encore, ces visages croisés dans les rêves, déjà effacés, dissous dans l'oubli. Visages connus ? Visages étrangers ? Comment savoir ? Ils ne laissent derrière eux qu'une traînée confuse, une bouillie d'images, floue, tremblante. Mon pouvoir de rémanence est une misère. Les visages glissent, se dérobent. Impossible d'en saisir un. Impossible de les fixer. Ils fuient comme des reflets dans une flaute que trouble le vent. Les joues s'effondrent, le nez grimpe, l'œil s'étale. Une face humaine ? Non, des éclats de quelque chose, mais pas une face. Alors je me mets à chercher. À fouiller dans l'épars. Qui était-ce ? De qui ai-je rêvé ? J'essaie de rassembler, de recoudre à tâtons. Peut-être étaient-ce des visages de la veille, des fragments d'eux ? Ou peut-être ceux d'aujourd'hui, ceux-là mêmes qui m'entourent et me cernent. Pas besoin d'aller loin. Dehors, ils sont là. Partout. Les têtes, les nuques, les crânes. Chevelures mouvantes, masses sombres ou claires derrière lesquelles j'essaie de deviner des traits. Tiens, ces boucles châtain : elles doivent rire, éclater de dents. Ce carré noir, si net : il doit réfléchir, penser, ruminer. Cette tête rasée, lisse comme une pierre : elle doit percer d'un regard dur, décidé. Et puis d'autres visages viennent, s'imposent. Ils me tombent dessus. En pleine lumière. Deux coups d'œil et déjà ils sont catalogués, réduits. Mais s'ils se taisent, ils flottent encore, incertains. Un visage silencieux reste une page blanche. Il faut lui prêter une voix, une langue, un souffle.

Et cette voix inventée pourrait bien modifier ses traits, les tordre encore. Mais à quoi bon ? Chaque visage devient menace. Leur simple existence m'opresse. Si je croise un visage, il me retourne d'un coup, me dévisage. Et dans ce dévisagement, il y a une question, une inquiétude, une violence. Toujours. Toujours.